REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
3500, Av. Laval, Montréal-18, P. Q.

Vol. LIX | Tome II | Septembre 1953

ASSOMPTION

Vous expirez ! Quel beau moment atteint et choisi pour ce faire
Alors qu'en Août, au midi de l'été s'édulcore la terre !

Qu'appropriées, les grappes rousses sont rondes de ferveur,
Que les fruits blêts s'apprêtent à succomber sous un faix de chaleur.

A l'Orient le ciel brillait comme une coupe de vermeil,
Au Ponant s'opposait le pan bleui d'une mante sans borne,
Aucun nuage au ciel, aucune brume, l'air était uniforme.

Est-ce mirage, si l'eau se devinait à des reflets épars
C'était le filet d'eau du miroir clair, où la dame se pare.

Maternelle, ainsi qu'en cette toile de Filippo Lippi
Où le bambin lui tend les mains au-dessus d'un tapis.
Avec l'anachronique accompagnement d'un air de Debussy.

Il se peut que l'événement soit arrivé dès le petit matin,
Alors que se réveille le cœur transi l'appétit des humains.

A l'heure juste et lentement scandée de ce midi étale
Au moment de la pause où cesse pour un temps les travaux véritables.

Avec les vent coulis qui font pencher les arbres vers le couchant
Dans l'air évanescent en cette heure sereine, au crépuscule
Où les corolles exhalent leur parfum, un soir de canicule.

De son dernier regard vers notre solitude épanouie
A moins que la lueur soit cette étoile qui déchire la nuit.

On vous aspire ! Quel beau moment atteint et choisi pour ce faire
Alors qu'en Août, au midi de l'été s'édulcore la terre !

Charles Doyon

Son Excellence Mgr M.-J. Lemieux, O. P.

Et exaltavit humiles. C'est bien ce texte du *Magnificat* qui vient tout naturellement à l'esprit de tous les amis de l'évêque de Gravelbourg pour saluer son élévation au siège archiépiscopal d'Ottawa. Tous ceux qui le connaissent savent qu'il a toujours fui la publicité et les estrades, qu'il apparaissait plutôt rarement dans les congrès et parades officielles. Cela explique que la presse, prise en défaut cette fois, n'est parvenue qu'après de multiples informations à esquisser la carrière du nouvel archevêque. Il préféra toujours s'enfoncer dans les austérités du « terrible quotidien » pour travailler modestement et pleinement où la Providence l'assignait, ne cherchant jamais d'autre gloire que celle de bien remplir son devoir de tous les instants, comme le plus humble et le plus fidèle des serviteurs de l'Evangile. Toute sa vie, d'ailleurs, fut un continuel acte de renoncement et d'effacement aux yeux des hommes.

* * *

Né à Québec, le 10 mai 1902, de parents très influents et très estimés, il poursuivit ses études secondaires au Petit séminaire de Québec et au collège de Sainte-Anne de la Pocatière. Il en sortit bachelier es arts en 1923. L'heure était aussi venue de prendre une option sur la vie. La brillante société québécoise eut beau faire retentir ses appels, la voix de Dieu les domina et le jeune Maurice Lemieux alla revêtir l'habit dominicain au Monastère de Saint-Hyacinthe, le 3 août de la même année. Premier et solennel renoncement qu'il faut avoir éprouvé à vingt ans, à l'heure où l'avenir tout entier appartient au jeune homme, pour en comprendre toute l'héroïcité.

Religieux il s'appliqua à l'être intégralement en se soumettant avec un grand esprit surnaturel à toutes les observances et exigences de son Ordre. Sa profonde humilité autant que son affabilité en faisait un religieux recherché et aimé dont la présence était toujours bienfaisante et

la conversation vivifiante. C'est à cette époque que le jeune novice répondit à ses Supérieurs qui lui demandèrent ce qu'il désirait faire dans l'Ordre de Saint-Dominique : Je veux être missionnaire, répondit-il. Nous n'avons pas encore de mission, lui fut-il objecté. Peu importe, nous en aurons, affirma le futur missionnaire.

Trois ans plus tard, en 1927, alors qu'il était devenu étudiant à notre Studium d'Ottawa, Rome confia aux Dominicains canadiens une mission au Japon. Les vœux du jeune étudiant étaient comblés et au lendemain de son ordination sacerdotale sa vocation missionnaire se précisait. Ses études théologiques d'Ottawa allaient se compléter par des études de missiologie à Rome, de médecine missionnaire à Lille, de langue et de civilisation japonaises à Oxford. Ce premier exil préparait l'autre : le Japon où il y entra plein de foi et d'espérance, en octobre 1930.

* * *

Il s'y fit vite remarquer par son esprit pratique, sa clairvoyance, son zèle tout surnaturel. En l'espace de six ans il était devenu un grand missionnaire que Rome nomma évêque de Sendai, le 10 avril 1936, et reçut l'onction épiscopale des mains de S. E. Mgr Marella, délégué apostolique au Japon, le 29 juin de la même année, devenant alors le plus jeune évêque de la Chrétienté.

Evêque, Mgr Lemieux resta missionnaire comme le plus humble de ses prêtres. La gloire humaine qui peut facilement s'attacher à cette fonction, l'entacher parfois, ne l'effleura même pas. Si elle vint, ce fut en jaillissant des profondeurs de l'œuvre accomplie et à l'insu de son artisan. Son diocèse il l'organisa, le développa avec la fermeté, la foi, la vision des grands conquérants du Christ. Il y fonda un Petit séminaire, ouvrit de nouvelles écoles, érigea de nouveaux postes d'évangélisation, travailla à la formation d'un clergé indigène, selon les directives de Rome. Il invita et sollicita de nombreuses communautés religieuses : Ursulines, Dominicaines, Frères des Ecoles Chrétiennes, etc... pour diriger l'ensei-

gnement, les hôpitaux, les orphelinats. Tous ces projets et œuvres progressaient quand le Souverain Pontife jugea prudent, au début de la deuxième grande guerre mondiale, de remettre le destin religieux de Sendai aux mains d'un évêque japonais. Mgr Lemieux y donna alors sa démission avec un bel esprit de foi et de résignation, revint au pays emportant toujours avec lui son rêve missionnaire. Nul visiteur n'était mieux accueilli et désiré que le missionnaire de retour ou en partance pour le Japon.

* * *

Un repos d'un an au pays où le jeune évêque, en face de l'écroulement de tous ses plans apostoliques, a dû se demander bien souvent : de quoi demain sera-t-il fait ? Le plus beau chapitre de sa vie missionnaire venait, semble-t-il, de se refermer à jamais. Dans le plus complet renoncement, l'abandon à la volonté divine, il attendit l'heure de Dieu et elle vint encore de Rome par Son Excellence le Délégué Apostolique du Canada qui lui annonça, le 26 novembre 1942, qu'il était nommé administrateur apostolique du diocèse de Gravelbourg pour y devenir officiellement évêque, le 15 avril 1944.

* * *

Son rêve missionnaire reprenait vie mais dans un milieu plus évolué. Mgr Lemieux y exerça de nouveau ses talents d'apôtre et d'organisateur enrichis de sa précieuse expérience du Japon. Si quelque chose d'anormal se passait dans telle localité, il y allait lui-même et tout rentrait dans l'ordre sans bruit et sans scandale. « Si votre frère s'est trompé, avertissez-le en secret ». Il s'occupa de ses prêtres avec un zèle tout paternel et pour eux il dirigeait un bulletin de spiritualité. Les RR. PP. Oblats de Gravelbourg pourront rassurer leurs frères d'Ottawa sur l'affection, la considération, la bienveillance qu'il porta à tous les membres de leur Congrégation et à leurs œuvres nombreuses et variées. Combien savent que Mgr Lemieux, en plus de remplacer souvent des prêtres

malades ou absents, ne passait jamais un dimanche à Gravelbourg sans aller dire deux messes dans des chantiers éloignés de vingt à quarante milles de son évêché, messes toujours accompagnées d'un prône et suivies d'un cours d'instruction religieuse.

L'Œuvre des catéchistes qu'il fonda et développa avec intelligence et opportunité a donné des résultats inespérés — il serait trop long d'en expliquer ici le fonctionnement. Cette initiative pourrait être reprise ici et là, partout, avec avantage pour reculer les frontières de notre ignorance religieuse.

Ce n'est plus un secret pour personne de dire qu'il a réussi à éteindre une dette diocésaine énorme pour une population de condition modeste d'environ dix-sept-mille habitants. Bien plus il réussit à améliorer la condition économique de son clergé, de diverses institutions religieuses, et si secret il reste, c'est dans l'art d'opérer ce prodige.

Au moment de quitter Gravelbourg, si Mgr Lemieux jette un coup d'œil sur l'œuvre accomplie, il entendra sûrement résonner à son oreille la parole du Maître : « C'est bien, serviteur bon et fidèle, parce qu'en de modiques affaires tu t'es montré fidèle, sur de plus considérables, je t'établirai » (Mat. 25-21).

Ici la page se tourne définitivement sur un autre chapitre de sa vie. Autre renoncement que Dieu lui demande puisque nous savons que ce n'est pas sans regret et sans déchirement qu'il laisse un peuple tendrement aimé auquel il a donné le meilleur de son cœur de pasteur.

* * *

Désormais, la grande affaire de sa vie sera la direction et l'administration de l'archidiocèse d'Ottawa. Là encore, comme à Gravelbourg et à Sendai, il disparaîtra derrière l'œuvre à faire pour mieux l'animer et la diriger, n'ambitionnant jamais d'autre gloire que celle de s'enfoncer quotidiennement dans les responsabilités que Dieu par son Eglise lui confie.

Son Excellence Mgr M.-J. Lemieux, O. P.

Possédant sur ses solides vertus apostoliques toutes les qualités du parfait gentilhomme : bonté, affabilité, courtoisie, distinction, il sera aimé et recherché de tous. Il restera religieux par son esprit d'abnégation et sa soumission particulière au Pape ; il restera dominicain par sa manière éminemment théologique parce que thomiste de tout voir et de tout juger ; il restera le pasteur éclairé et prudent que les fidèles de Gravelbourg ont connu et apprécié ; il restera le père aimant et compréhensif plus enclin à pardonner qu'à punir ; il restera l'instrument docile de la Providence qui se plaît à exalter les humbles. *Et exaltavit humiles.*

Pour mener à bonne fin sa nouvelle tâche, le respect et la soumission de ses nouveaux diocésains lui sont assurés. Il peut également compter sur les prières, les services, les vœux de tous ses frères en religion et d'une façon toute spéciale sur la collaboration fervente et déférente des Dominicains du Couvent d'Ottawa.

Ad multos et faustissimos annos.

Antonin Lamarche, O. P.

La Vierge à l'Enfant

Le pouvoir de Marie sur son Fils

Nous sommes à ce point habitués à découvrir en toute église où, pour la première fois, nous entrons, une « Vierge à l'Enfant », que son absence nous serait un scandale. La Maison de Dieu nous deviendrait commune.

Peinte ou sculptée, cette image de la Mère de Dieu, est peut-être la seule en présence de laquelle le plus misérable pécheur se sente en confiance. Devant une jeune maman, le dernier des criminels se découvre une fraîcheur et une délicatesse dont il ne se croyait plus capable.

Mieux que tout discours, cette présentation de la « Mère de Miséricorde » constitue un rappel très concret des intentions de Dieu sur nous. Elle illustre, de quelle émouvante façon, la protestation qu'autrefois adressait le Très-Haut à son Peuple coupable : « Je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il soit sauvé et qu'il vive !... » Voilà pourquoi, entre tant d'images possibles de la Sainte Vierge, l'Eglise catholique romaine a toujours préféré celle-ci, qui cependant, en sa littéralité, n'exprime qu'un épisode passé de la vie de Jésus et de Marie.

En fait, leurs traits actuels ne sont ni d'un bébé ni d'une jeune mère. Tous deux ont grandi et mûri. La jeunesse éternelle que leur confère la Gloire ne les ramène aucunement aux lendemains immédiats de Noël. Pourquoi, dès lors, cette sorte de « retour en arrière » ?

Ici, par ses seuls pressentiments, le cœur éclairé par la Foi rejoint les analyses de la Théologie la plus stricte. Il saisit d'emblée que cela signifie simplement qu'à la différence de ce qui trop souvent se passe entre les fils et les mères ordinaires, l'évolution de la vie n'a en rien altéré les relations de Jésus et de Marie. Plus ils ont avancé, et plus Jésus fut un vrai fils, et plus Marie fut une vraie mère...

La chose a tellement d'importance pour nous que, sans nous livrer tous les détails de sa vie familiale intime, Jésus a tenu à ce que les quelques traits évangéliques concernant sa Mère soient autant d'irréfutables témoignages de son emprise sur Lui.

Du coup, nous voici en présence d'un aspect de la psychologie du Verbe Incarné auquel nous n'eussions osé croire. L'idée que nous nous faisons de la perfection nous expose, en effet, à concevoir ses rapports avec sa Mère sous un jour solennel et guindé, presque factice. Nous les imaginons, sinon tout à fait « statufiés », du moins menant une existence toute cérémonieuse, analogue à celle à laquelle s'astreignent, jusqu'en leur intimité familiale, les grands de ce monde.

Jésus n'a cependant jamais fait mystère d'avoir, en dehors du péché, partagé toutes nos faiblesses. Or, s'il en est une dont un homme de cœur n'ait point à rougir, bien au contraire, est celle qui consiste à reconnaître le prestige sur lui de sa mère. Ce trait, qui le rapproche de nous, nous rend Jésus plus familier. Il n'est plus, à nos yeux, le Dieu uniquement venu en bienfaiteur et dont nous ne serions que les débiteurs. De l'humanité qu'il entend sauver, Il commença — et resta, très réellement tributaire. « Né de la femme », il reçut d'elle, non seulement la substance mais encore le meilleur de l'homme qu'il fût.

* * *

Rien ne serait plus contraire à la foi catholique que d'interpréter le rôle de la Mère du Verbe incarné comme une sorte d'accueil purement spirituel. De toutes les fonctions, la maternité est bien la plus réaliste. « Servante du Seigneur », Marie n'eût rien d'une domestique, dévouée mais écrasée par la supériorité de son Fils. L'investiture à laquelle elle consentit, fit d'elle la déléguée de l'autorité même du Père. Son action sur son enfant fut des plus réalistes.

Sur le plan physiologique, Jésus fut littéralement « le fruit de ses entrailles ». Il tint de sa Mère, non seulement la substance de sa chair, mais encore son « atavisme », ses traits de tempérament. Il fut non moins littéralement, en sa formation, l'œuvre vivante de sa Mère, le « fruit » de son esprit, de son cœur, de ses qualités d'éducatrice. Elle l'a, au sens le plus fort du mot, marqué, façonné, imprégné, de son influence. En sorte que, si en sa personnalité infinie, Il est à l'image du Père, il est, en son humanité, le vivant portrait de sa Mère.

Marie devait, plus tard, confier à l'évangéliste qu'« Il lui obéissait en tout ». Ce qui suppose qu'elle donnait des ordres et dictait sa volonté. Quelque admiration qu'elle eût pour Lui, elle ne l'a point traité en enfant prodige, en idole qu'on choie, en merveille devant qui on abdique. En toute liberté, elle exerça son autorité et fit son devoir.

Elle avait certes affaire à un fils parfait. Encore ne faut-il point oublier que cette « perfection » ne faisait aucunement de Jésus un « adulte » avant l'âge de la croissance humaine, le Verbe incarné a très réellement vécu chaque stade. Enfant pareil aux autres, il ne se distinguait point tellement de ses petits compagnons. Il eut non les péchés, mais les « défauts » naturels à son âge : les maladresses, les gamineries, la turbulence. Pourquoi le concevrions-nous comme un « petit modèle », dont le calme, surtout fait de lymphatisme, trahit souvent l'absence de personnalité ?

Marie, comme les autres mamans d'enfants normaux et sains, eut avec lui beaucoup à faire. Il était pour elle une « source de consolations » et de sourires, mais aussi une occasion de soucis. Vigoureux et espiègle, il dut plus d'une fois se mettre en nage, déchirer ses vêtements, crier trop fort, faire des farces, taquiner les chiens du village... Ceci n'est point raconté, mais ce qui est sûr est qu'une fois au moins sa Mère ne fut pas contente du tout : le jour où elle s'aperçut qu'il lui avait, sans permission, faussé compagnie. Qu'on le veuille ou non, le seul souvenir qu'on possède sur Jésus enfant, est celui d'une fugue, même une fugue de deux jours, et, qui plus est, à l'occasion d'un pèlerinage ! S'il avait été élève d'un collège religieux, le Père Directeur l'aurait renvoyé...

Sa mère, comme toutes les mères, rapporte l'incident en trouvant le moyen de se mettre elle-même en tort. Elle confesse humblement n'avoir point compris l'explication cependant légitime donnée par son Fils. Puis, comme si elle craignait qu'on le jugeât d'après cet incident, elle s'empresse d'ajouter que ce fut là tout à fait une exception...

Jésus eut ceci d'unique qu'il n'attendit point d'avoir souffert par les hommes pour apprécier sa Mère à sa juste valeur. Ce que nous ne découvrons que fort tard — et parfois, trop tard ! — il le comprit dès le début. Marie, « Mère admirable », eut le privilège d'être par son Fils admirée sans réserve. Seule, entre toutes les femmes, elle demeura, à ses yeux, la première, l'« indiscutée », celle à qui, les yeux fermés, il pouvait se fier sans réserve.

En cette toute première manifestation de puissance, le Fils de Dieu agit à la fois en Seigneur et en Fils soumis. Tel un chevalier avant la bataille, il lui fait hommage d'un coup, de ses gestes futurs. Nous sommes ainsi avertis du prestige sur Lui, de cette humble femme. Si absente qu'elle semble de la bataille qu'il livre, elle reste sa Mère, c'est-à-dire le seul être au monde dont les désirs soient pour lui des ordres, et dont le vouloir est l'unique en qui il reconnaisse la souveraine autorité de celui de son Père qui est dans les cieux.

Il l'estime tellement, qu'à l'instant de sa propre mort, il la considère comme la seule digne de le suppléer près des siens. « Femme, voilà votre Fils. Fils, voilà votre mère ... » Il entend jusqu'au bout et à jamais avoir besoin d'elle. En qui d'autre eût-il pu mieux placer sa confiance ? Quel « intendant », si génial et fidèle qu'on l'imagine, peut dans une famille, accomplir et réussir ce qu'accomplit la plus simple des mamans ?

* * *

S'il a besoin de sa Mère, pour veiller sur les débuts de son œuvre, Jésus ne peut non plus personnellement s'en passer. Il lui faut sa présence. Il a pu, par amour pour les siens, la laisser parmi eux un moment, mais, le temps venu, il l'a rappelée au sein de sa Gloire. Il la veut près de lui tout entière, corps et âme.

Tout entière à lui, elle l'est bien sûr, mais elle n'est plus qu'à lui seul. Depuis le Calvaire, d'autres enfants lui ont été donnés, qui sont les frères — bien moins favorisés — de cet Aîné, maintenant Tout-Puissant. Eux aussi, en son cœur, tiennent une place immense ! En bonne

mère de famille, elle veut tout son monde accordé et heureux. Puisque son Fils Jésus a tenu à ce qu'elle entre au Ciel, non seulement avec son âme, mais encore avec sa tête et son cœur de femme, avec ses entrailles de mère, elle va s'en servir !

Si grande que soit sa fierté devant la Gloire de son Fils, elle conserve, comme toutes les mères dont les fils ont réussi, ce prodigieux sang-froid qui lui permet de ne point se laisser aveugler. Ce Roi de Gloire exalté au-dessus des Trônes et des Dominations, reste, à ses yeux, son fils, le petit enfant. Qu'est-ce qui saurait la gêner de s'adresser à Lui à ce titre ? Elle le connaît suffisamment pour savoir qu'il n'oserait, sur certains points, ni l'interrompre, ni la contredire.

Tranquillement, mais fermement, elle lui dit ce qu'elle a à dire. Et Dieu sait s'il y en a ! Bien sûr, comme Dieu, il sait tout à l'avance. Elle ne lui apprendra rien. Mais, puisqu'il l'a voulue au ciel, il lui entendra expliquer dans son langage à elle, son point de vue très féminin de maman qui prend à cœur le bien de tous.

Longtemps séparée de son Fils, elle lui raconte par le menu cette partie du voyage accomplie sans lui. Elle lui « explique » ce qui se passe sur terre, lorsqu'aucune présence visible ne vient rassurer la foi la plus sincère. Se doute-t-il de ce que cela signifie ? Elle a le droit, l'ayant vécu, d'en parler !

Elle plaide pour ceux qui ont à sauver leur âme et à penser à Dieu, avec des soucis plein la tête. Elle lui rappelle l'importance de ces mille détails dont, même durant sa vie d'homme, il fut dispensé. Eut-il, comme elle, à tenir un ménage, à faire le marché, à équilibrer un maigre budget ? Sans doute a-t-il appris « en souffrant ce que c'est qu'obéir, mais que sait-il, en son esprit, en ses nerfs et en sa chair, de ce que représente le fait de servir Dieu tout en faisant face à des obligations qui vous rongent ?

Elle dit tout, tel qu'elle le pense. Peut-être même à la grande stupeur et à l'effroi de la Cour céleste. Elle défend ses petits. Et Dieu,

qui lui-même a façonné le cœur des mères, sait que rien ne l'arrêtera. Cette « Mère très douce » a plus d'audace et de ténacité que la « femme forte » louée par la Bible. Le tremblement de sa voix ne procède point de la timidité ! Son Fils ne s'y trompe pas... Il y perçoit l'écho de l'énergie indomptable de celle qui fit de Lui l'homme digne de porter le titre de « Lion de Juda... »

* * *

Il n'est plus seulement le Verbe divin. Il est également homme. Et l'homme en lui sait bien qu'au Ciel comme sur la terre, toute femme défendant ses petits, est « plus redoutable qu'une armée rangée en bataille ». Les objections les plus justifiées glissent sur elle comme sur « une tour d'ivoire ». De toutes les raisons de condamner les coupables, elle reconnaît le bien-fondé : qu'il est juste et digne de sanctionner les manquements à l'ordre, l'irrespect de la Loi, la désinvolture et l'ingratitude. Mais, avant que ne soit prononcée la sentence, elle réclame de la souveraine Justice qu'il soit également tenu compte d'un autre aspect de la question. « Ce pécheur, si coupable à vos yeux, est mon enfant à moi, le frère, indigne peut-être mais le frère quand même, de mon fils, de « notre fils... »

Marie étant là, nous savons désormais qu'à la différence de celle des hommes, la Justice de Dieu ignore l'arbitraire cruel et simpliste. Elle ne décide rien sans avoir entendu la « Vierge très prudente », « Mère du bon conseil », notre Avocate.

Nous voici donc obligés à ne plus concevoir la Providence comme une sorte de Bienveillance, souveraine sans doute, mais — du fait de son éloignement — plus ou moins imprécise. Pour nous aider à mieux saisir la minutieuse exactitude de la divine Sollicitude à l'égard du moindre des siens, le Fils de Dieu fait homme nous la révèle passant tout entière par les mains de sa Mère. Sachant ce que nous savons du sens des détails et de la méticulosité des mères d'ici-bas, nous sommes rassurés sur la précision avec laquelle sont appliqués les trésors du Cœur de Dieu.

Quoi qu'il en soit des différences entre l'Eternité et le temps, l'accord est accompli !

Entre nous et Dieu pour toujours se dresse une Présence qui nous est la preuve concrète — et vivante ! — de sa Tendresse infinie. Il n'est point jusqu'à son Jugement dont il n'ait voulu que nous sachions qu'il procède d'une Justice imprégnée de Miséricorde. Alors qu'autrefois les Prophètes le présentaient comme l'apanage du Très-Haut et l'instrument de sa « Vengance « et de sa « Fureur », il est maintenant confié à son Fils fait homme. « Tout jugement, au Ciel comme sur la terre, m'a été remis... » Mais ce Jugement, qui lui appartient, Jésus ne l'exerce point seul ! Encore plus que ses Apôtres, Il y associe sa Mère. Nulle sentence n'est prononcée, que n'ait été, en chaque cas, entendu ce Témoin aux titres irréfutables, puisqu'il s'agit, à tous les coups, de son propre enfant...

Désormais, sur le plan « existentiel » de nos relations de fait avec Dieu, nous ne pouvons plus juger d'après les seules données de l'analyse abstraite. Tout se passe entre des personnes vivantes. Celle même de Dieu, en son infini, peut nous échapper, mais ne nous est plus si mystérieuse. En la personne de son Fils incarné, ses attributs « humanisés » nous deviennent davantage accessibles. A travers Jésus, le Très-Haut ne nous fait plus peur. Qu'Il puisse, à notre égard, être un Père, nous paraît vraisemblable...

Le Ciel lui-même, cette récompense suprême, cesse de nous apparaître comme un monde inaccessible auquel peuvent seulement prétendre les « parfaits ». Jésus en est la « voie », mais sa Mère « la porte ». Alors, sans trop savoir comment les choses pourront bien se passer, nous avons l'assurance que les « droits d'entrée » en sont fixés selon d'autres critères que ceux du rigorisme de nos sociétés d'ici-bas. Une « maison paternelle » où règne une vraie mère n'a jamais ressemblé à un cercle privé, réservé à une élite fermée, farouchement ancrée en son orgueil.

Ch.-D. Boulogne, O. P.

Anne Hébert publie

(suite)

Un article précédent sur *Le Tombeau des Rois* a permis de situer la poésie canadienne qui est à faire, disait-on, la solitude d'une conscience historique. La présentation du livre offrait également occasion d'assister à sa formation. Vu dans son ensemble, le livre sera maintenant analysé dans le détail, quant à son contenu. Le présent article complète l'étude sur Anne Hébert et *Le Tombeau des Rois* par la *formation du poème*. L'intention est toujours la même : édifier la poésie en connaissance. C'est vouloir donner satisfaction à l'auteur et à soi-même, se gardant de faire littéraire la littérature.

L'analyse de texte est parfois compromettante. L'auteur qu'on cite ou étudie rend un meilleur service à soi-même qu'à l'auteur. L'analyse prête ainsi à tomber dans deux excès contraires ; trop poussée, elle peut tourner en interprétation personnelle ou, peu approfondie, elle se contente de vagues généralisations. La première pèche par bonne volonté, la seconde par indifférence. Il arrive aussi que la page analysée soit plus simple à lire que la critique qu'on en faisait. Ce cas assez fréquent veut qu'en tentant de retracer l'itinéraire d'un autre on retrace son propre itinéraire. Les ressemblances qu'on y découvre offrent prétexte à faire un parallèle avantageux pour soi. L'analyse devient une interprétation personnelle. La critique n'est plus ce qu'elle était. Il semble alors qu'on en dit plus qu'il n'en faut. Ou dans le cas contraire, on en dit moins qu'il n'en faut. Cette fois, il n'est plus question d'analyse. On se borne à de vagues généralisations avec des mots vides. Dans les deux cas la littérature se fait littéraire, tourne en rond. Pour remédier à cette situation, on a recours à la connaissance, c'est-à-dire, à la faculté critique.

Si les deux manières d'envisager un texte tombaient dans des excès contraires, une troisième, sorte de moyen terme, va chercher à concilier les deux précédentes qu'on a rejetées.

Viser à ce que le texte s'offre de lui-même, telle semble être la meilleure attitude à prendre. Nous dirions mieux en signifiant la *nature* du

texte à analyser. L'idée est simple. Peut-être. Mais les moyens employés pour y parvenir se compliquent souvent. Plutôt que d'aller à contresens, on pourrait laisser monter le sens à la surface du poème. L'essence porte ainsi la chose qui voit en haut l'esprit. Le terrain sur lequel le regard se promène est porté sur sa nature même. Et rien n'est aussi familier au regard que ce qui est près de soi. La formation du poème se bornerait donc à la formation du poème dans sa nature. A cet effet, quatre poèmes du livre illustrent les quatre formes pour l'évolution normale du chant. Les quatre poèmes choisis sont en même temps les plus représentatifs dans *Le Tombeau des Rois*. Chaque poème pris en particulier est une étape nécessaire pour le chant en général réalisé dans sa formation normale. C'est donc dans l'aller du particulier au général que la formation s'effectue. Comme il est également vrai de dire que la forme ne naît pas sans la faculté qui lui convient. L'évolution du chant a lieu à travers quatre facultés correspondantes : la *sensibilité*, la *conscience*, la *mémoire* et l'*esprit*.

Les pêcheurs d'eau

La forme a son opération dans la faculté créatrice. Il importe, au seuil de la spécification, d'établir une relation qui s'impose. Elle unit forme et faculté pour la réalité objective du chant. La faculté a donc pouvoir d'agir sur la forme qui lui est propre. Ce pouvoir d'action est justement cette relation ; sans quoi il ne saurait être question de faculté créatrice à forme correspondante.

La première forme du poème est la *description*. On la retrouve aux premiers âges de la poésie et décrit dans sa beauté l'aspect naturel des choses. La faculté qui agit sur la description est la sensibilité.

Avant d'apprendre à chanter, l'homme a d'abord appris à voir, sentir, éprouver tous ses sens. Ce n'est qu'après coup, que la sensibilité en lui s'est développée. L'intervention de la sensibilité à l'origine des sens définit la nature de cette faculté. Elle est, en effet, la participation à la nature des sens. La sensibilité n'origine pas dans l'âme puisqu'elle est essentiellement organique, et, de ce fait, relève de la nature des sens.

Si les diverses figures de la sensibilité ont ajouté la variété au savoir, en se distribuant dans sa générosité, cette faculté tantôt littéraire, tantôt esthétique, tantôt éthique, cette intelligence du beau a peut-être oublié qui elle était. On s'entend mieux pour définir la liberté. La relation à poser entre sensibilité et description nous conduit donc avantageusement à replacer la sensibilité à l'état nu : elle est d'ordre naturel. Comme tout ce qui se tient du côté de nature s'achève dans les sens, de même tout ce qui se tient du côté des sens retourne à la nature. La nature est plus que la création du septième jour, plus qu'un tableau romantique et champêtre. En raison de sa participation aux sens, le naturel est sensible comme *le sensible est sensibilité une fois déposée dans l'âme.* Une fleur, la faim, la souffrance sont des phénomènes sensibles et naturels.

Les pêcheurs d'eau sont affectés d'une pareille sensibilité. Ce court poème, plein de fraîcheur comme nos lacs, a vu les éléments en formation. On pourrait parler de culte de l'image si ce n'était ce goût spirituel du vers, car l'image revue dans la conscience créatrice a perdu son aspect sensible en se dématérialisant. L'oiseau immatériel appartient à la longévité du rêve. L'arbre est devenu l'arbre poétique. Chaque élément de chaque image se dégrossit peu à peu dans le rêve, et par la fantaisie, prend un nouvel aspect, celui du *jeu des formes.* L'immatérialité, ou l'opération de dématérialiser les éléments de leur aspect sensible, a lieu dans le jeu des formes, sorte de reflets dans l'eau. Le poème descriptif ainsi senti n'exprime rien autre chose que la poésie

Et l'oiseau,
Cette espèce de roi
Minuscule et naïf

Les petites villes

L'évolution du poème se passe dans le temps et la conscience ; dans le temps par la description, dans la conscience par la *narration.* La narration succède à la description.

Le poème montre maintenant des dispositions intérieures en devenant le fait d'une conscience. On dirait qu'elle raconte l'expérience de la description. Le retour sur soi est inclus avant même de manifester la moindre originalité. De même que la description élevait le poème à la sensibilité, la narration en fait autant vis-à-vis de la conscience ; la première faculté agissant sur la nature, la deuxième apporte le récit de sa propre histoire.

Le développement de la conscience a pour effet l'histoire ou son récit relaté. *Le propre de la conscience est précisément de raconter ce que la sensibilité a vu.* La chose intervenant entre elles s'appelle phénomène. On pourrait dire que la conscience est historique par nature ; étant tout cela pour elle, pour nous, elle change et prend la figure que l'époque ou le milieu lui donne. Une conscience se fait donc pour soi dans la mesure où on la ramène à soi, en la *dédoublant* de sa complexité. Ainsi, la conscience frappe le caractère narratif dans la poésie pour en dire l'intérêt de circonstance ou l'intérêt local. C'est dans le récit que l'on sait l'histoire d'une conscience poétique. Mais celle-ci ne figure pas encore l'essence de la poésie. La conscience raconte donc ce que l'auteur a voulu dire comme essence dramatique ; la narration commente l'auteur et son œuvre. Elle est le lieu d'inquisition pour les deux.

Anne Hébert connaît et éprouve sa limite. C'est le fait de conscience dominant son livre. *Les petites villes* suffiraient à relater l'histoire d'un cœur. La sincérité de la composition éprouve non seulement la limite de l'inspiration mais aussi de la connaissance poétique. Tout est repos, signe de l'achèvement. Il n'y a ni symbole écrasant, ni frénésie du vers. La critique est consciente en présidant à l'ascension du poème. Les écrivains, qui ne dépassent pas leur limite, en échappant à leur mesure, sont rares. Le talent suppose encore l'intelligence.

La limite particulière au poème coïncide dans l'offrande du songe. Nous rappelons que la dépossession du chant est l'une des plus hautes vertus poétiques pour Anne Hébert. L'offrande même de cette dépossés-

sion constitue la limite que l'auteur s'est donnée. La connaissance de sa limite est la marque d'un auteur classique.

Faisant intervenir la narration dans la poétique moderne ne veut pas dire qu'elle est d'essence narrative mais qu'elle a dû plutôt passer par cette étape pour en arriver à son essence, nous proposant de refaire l'évolution du poème dans sa formation. Le passage de l'évolution d'une forme à l'autre rend efficiente la formation. Cependant, nous allons voir que la forme consciente de la narration une fois conçue pour elle-même va déterminer l'essence du chant contemporain comme la conception du poème moderne est d'être la conception du poème de tous les temps.

En guise de fête

La démonstration antérieure pour les formes descriptive et narrative pourrait bien passer indifférente à la poésie si une troisième ne venait faire le point. Notre pensée sur la formation du poème risquerait de rester en suspens et deviendrait la généralisation d'une abstraction ; ou, tout au plus, l'évolution de la description à la narration conviendrait autant au roman, au théâtre, qu'à la poésie. La troisième forme détermine le caractère poétique. Elle se situe au tournant qui décide de l'essor du chant. C'est l'*évocation.*

L'évocation est un produit moderne qui engendre le rêve. Mais la mémoire agit sur elle pour la conservation de la sensibilité et de la conscience. Avant sa naissance, le rêve communique son expérience au poème. La mémoire féconde ainsi les facultés précédentes pour les élever à l'*état de rêve.* On sait le rôle important que joue la mémoire dans la littérature moderne. Le roman en a fait l'une des premières facultés créatrices. Le rêve a transformé la poésie. L'évocation a surtout laissé sa trace dans l'impressionnisme.

Le poème évocateur (ou d'évocation) n'avance à rien dans le sens de la description ou de la narration. Il émerge au-dessus d'eux en s'en dégageant. On n'aborde pas avec la raison un tel poème. Il est vraiment

un raffinement de l'art et suscite à travers mots et rythmes la *jouissance du rêve.* La capacité de provoquer la jouissance du rêve vient de l'intensité du rêve, de sa simplicité comme de sa complexité, de son action comme de sa méditation. Le rêve est essentiellement méditatif. Le rêve est une méditation pour le beau. Il n'apparaît donc pas comme le commencement d'une expérience personnelle, mais comme l'aboutissement d'une immense expérience collective dont la mémoire est chacun pour soi la figuration (ou le souvenir) du monde depuis ses origines.

Pour Anne Hébert, la participation des vivants et des morts donne dans l'évocation.

ROULER DANS DES RAVINS DE FATIGUE

Rouler dans des ravins de fatigue
Sans fin
Sans reprendre haleine
Prise dans ses cheveux
Comme dans des bouquets de fièvre
Le cœur à découvert
Tout nu dans son cou
Agrafé comme un oiseau fou

Vieux caveau de famille
Eventré
Cage de bouleau blanc
Rompue
Jeu de domino
Interrompu
Douce poitrine crevée

Fracas d'ivoire à mi-voix
Contre notre oreille pleine de sable
Bleu du ciel
Grand cri de la lumière au-dessus de nous.

L'action du rêve a rejoint l'origine de la poésie, le lyrisme. L'essence annonce l'esprit. Ou l'essence du poème baigne dans son esprit. *L'esprit de la poésie est d'être lyrique.* C'est en quoi la formation du poème se referme pour devenir le chant lyrique en général.

La poésie moderne a remis en valeur le lyrisme des premiers temps. Au terme de notre démonstration, le poème s'épanouit dans toute la fraîcheur de ses origines, dans toute la force de sa vérité, retrouvant aujourd'hui une époque de renouvellement pour se refaire pour soi. L'apparition du lyrisme annonce une époque nouvelle. Le monde présent a recommencé à n'en récapituler un autre. L'œuvre des temps modernes regarde vers le passé. Le chant lyrique manifeste ce renouvellement pour la conquête d'un monde nouveau.

Nous devons à l'efficacité du rêve de redonner le lyrisme à la poésie. Envers les déformations subies au cours des siècles, le lyrisme a toujours demeuré l'essence de la poésie ; il revient aux créateurs d'en faire l'esprit. Il domine les événements, les temps troublés et reporte à la conscience contemporaine les leçons du passé. Il est donc la double occasion d'ouvrages historique et dramatique. Il assiste pour nous à la fin et au commencement d'un monde, apportant la genèse de l'un, apportant l'aurore de l'autre. Mais son chant naît à la transition des deux ; et le renversement de l'un sur l'autre amène le bouleversement dans lequel nous vivons. Compris dans son essence, le drame est au lyrisme la manifestation d'une conscience déchirée. Une telle conscience ne se réconcilie que dans l'esprit.

Le lyrisme n'est pas ce genre (il n'est aucun genre), prêtant à l'art oratoire, à l'effervescence des émotions ; il n'est pas dans l'abondance du style. On le retrouve dans le déchirement d'une conscience individuelle qui vise, par surcroît, *l'idéal collectif réalisé dans l'individualité.* Si la forme qu'on lui prête vient de la fantaisie, l'esprit, rétabli dans son ordre, intervient rationnel. En parcourant l'évolution du poème, nous venons, à son terme, d'atteindre l'esprit de la poésie, d'assumer au langage le droit de s'immiscer comme art et vertu. Le chant du *Chevalier à la Rose* propose une poésie lyrique comme art et vertu. Devenue un fait de conscience

générale, la légende devient un fait historique pour le profit de l'individualité. Le *Chevalier à la Rose* remémore à notre esprit l'idéal collectif qu'il porte en lui. C'est l'une des plus vivantes manifestations du chant lyrique.

Quand la formation du poème se complète dans la poésie, quand l'esprit se referme sur l'essence, la science du rêve se pose. La démonstration a compris la définition et l'un et l'autre pourraient ainsi se doubler à l'infini, sans jamais s'affecter, mais au contraire, aller en se reproduisant. La poésie devient alors une poétique. Non pas la science d'une versification, qui n'est qu'une technique, mais la science du rêve. La sensibilité et la mémoire travaillent au contenu de cette science tandis que la conscience et l'esprit font cette science bien que ces deux facultés appartiennent en propre à Sa Majesté la Logique.

Jacques Racette

«Liberté retrouvée»

« ...même si l'écriture enchaîne la liberté de la parole vivante »... l'homme de la rue, tressaillant au seul nom de son « monde libre », veut éviter la dernière lâcheté, qui est de se taire. Parce qu'il sent que sa vie quotidienne depuis longtemps est pétrifiée par le temps, parce qu'il constate avec horreur qu'aucune des utopies actuelles, politiques ou économiques, n'arrive à atteindre la communauté presque étranglée, parce qu'il découvre qu'un totalitarisme en vaut un autre et que tous les crimes recommandés par l'abus sont permis, parce que, enfin, il se sent et se voit mourir, il pense à la trahison. Qu'est-ce que cette liberté dont la seule proclamation aux quatre coins du monde engendre la soumission de l'esclave, les cris de la révolte, la flamme de la passion ? Est-il vraiment libre ce citoyen du monde, tenaillé par l'angoisse et la peur, qui n'a plus le droit de choisir entre ses intérêts et ses principes, acculé à chaque instant dans ses opinions par une outrageante propagande de la publicité, de la presse, de la radio ou du mensonge, dont le vote ne devient plus qu'un chiffre dans une addition ? Est-il libre, quand on lui achète son travail comme une coquille, quand on préfère à ce travail individuel une standardisation plus rémunératrice, quand il est obligé de renoncer à ses propres capacités, à ses propres goûts et ambitions, à sa propre harmonie, s'il ne veut pas mourir ? Est-il libre, quand il est accablé quotidiennement par la vie chère, les décisions de l'industriel, de l'agriculteur, les exigences de l'impôt, et qu'il constate que sa dernière chance, surtout dans certains pays occidentaux, est de remettre sa condition entière entre les mains du « monstre froid » qu'est la société ? Dès lors, on ne le connaît plus que sous l'appellation cruelle de « consommateur », cette unité sans visage pour laquelle on n'a pas de respect et pas d'amour. L'homme de la rue est retourné au néant. En perdant sa liberté communautaire, il a perdu l'idéal même et le goût de sa liberté individuelle, bafouée, maudite par certaines idéologies modernes. Après la loi du sang c'est la loi de l'argent ; et Georges Bernanos de ré-

sumer avec ces mots terribles : « Le jour où tous les rapports entre les hommes seront réglés par la stricte justice administrative, la viande de pauvre ne vaudra pas cher sur tous les marchés de l'univers ».

La première trahison, la première amputation faite à la liberté, c'est de la rétrécir, de la réduire au seul libéralisme avantagé par la naissance et la puissance de la machine. Plus d'efforts, beaucoup de facilités. La liberté est devenue d'abord la recherche, la poursuite du confort matériel. Il n'y a plus guère d'emploi du temps ni d'idéal sans cette imposture. Chacun est parti sur ce principe de libération matérielle exigeant davantage chaque jour du progrès dont l'actualité vieillit encore trop vite pour les moins passionnés. On attend avec impatience le lendemain comme des bêtes qui ont toujours faim. Mais on attend sans joie, presque certain de n'être pas satisfait, presque certain d'être déçu. Une des grandes superstitions actuelles, pour ne pas dire faiblesses, est de se prostrer dans cette attente fébrile, attente informulée, sans espoir, qui tourne le dos à la vérité dans des inflexions si naïves. Il s'ensuit une confusion chronique que chaque individu, chaque civilisé, reconnaît peu à peu comme l'aube d'une erreur fatale. Quelles promesses de sécurité n'avait-on pas formulées ! Tous les domaines humains, tous les plaisirs, toutes les sphères, toutes les sciences possibles et impossibles, toutes les excentricités, ont été hypothéqués pour satisfaire et libérer ce *moi* exigeant. La planète se rétrécit selon des mesures presque effrayantes, il n'y a plus d'inconnu, plus de mystère, et tout semble malheureusement limité. Ces bornes inévitables sont des chocs de plus en plus nombreux pour l'individu qui aura bientôt la sensation de vivre constamment dans une cage. Et la trahison s'achève sur une méprise monumentale : on confond encore liberté et indépendance.

Il est naturel que le monde extérieur avec ses mille facéties excite, retienne l'attention, l'intelligence, mais ce qui l'est moins, c'est que ce même monde représente une finalité et une vérité. La pensée doit se saisir de la vie, non comme une voleuse ou une mendiante, mais comme

la lumière se saisit des choses qu'elle éclaire. Toutes deux donnent une valeur à ce qu'elles touchent. Dès l'instant que l'on constate la ruine de la liberté, non pas avec désespérance mais avec tourments, n'est-ce pas un devoir de tenter de revenir aux sources naturelles de cette liberté et d'abandonner l'utopie intellectualiste ? André Malraux à travers son inquiète poursuite de la vie suspendue sur la mort, fit dire un jour à l'un de ses héros : « ce n'est pas pour mourir que je pense à la mort, c'est pour vivre ».

Liberté naturelle

Le principe de liberté a subi une telle contrefaçon que, généralement, on compare la liberté à un « accident », un surplus ou une grâce spéciale, oubliant que la liberté la plus primaire est l'essence même de la nature humaine et qu'elle est inséparable de cette nature. On peut la refuser, mais on ne peut pas la nier.

Etre libre, c'est commencer par reconnaître que chaque individu, de toute race et de toute classe sociale, n'est pas une chose inerte mais un ensemble de besoins, de goûts, d'aspirations, qui réclament un épanouissement constant. C'est la prise de conscience de ces réalités profondes qui rend impossible l'indépendance de l'être. Quel que soit le domaine où on le traque, on le retrouvera toujours étroitement lié à des phénomènes, des instincts ou des sentiments. Rompre ses liens c'est l'envoyer à la mort : il est libre de dormir le jour au lieu de la nuit, mais il n'est pas libre de ne pas dormir ; il est libre d'aimer dans l'horreur ou la noblesse, mais il ne peut pas s'empêcher d'aimer. La première liberté est donc de répondre aux lois naturelles, non pas sur un mode fantaisiste, mais sur un fidèle et spontané consentement ; l'homme n'existe pas seul, il n'est capable d'exister que si le monde auquel il appartient échange avec lui des relations soutenues, relations et échanges physiques, moraux, culturels, spirituels, qui sont la base même de l'obéissance entière qu'il doit à sa propre nature. Puisqu'il se sait obligé d'aimer, être ou objet, ne doit-il pas admettre l'existence et la réalité de cet être ou de

cet objet, et par là même admettre que sa propre existence ne commence à être réelle que le jour où il la conçoit faisant partie d'un tout, partie nécessaire à cette totalité qui lui est elle-même nécessaire. Toutefois, cette admission n'est pas encore la vraie liberté, celle qui se fait l'alliée du respect et de l'amour dûs à l'être humain. Cette suprême liberté devient alors la somme des préférences que nous nous autorisons volontairement parmi nos besoins les plus authentiques. Il n'est plus question de savoir si on doit renoncer aux besoins ou aux affections, mais de renoncer à ceux qui ne sont pas capables d'apporter l'amélioration et l'épanouissement de notre nature. C'est le jeu quotidien du bien et du mal que nous acceptons ou que nous réfutons selon les circonstances, le tempérament, les principes. Ce n'est qu'à cet instant où nous faisons le choix de ce qui précipite notre harmonie que nous cessons d'exister pour commencer à vivre. Nous avons créé un équilibre et toute création est la manifestation de la liberté dans ce qu'elle a de plus essentiel.

Etre libre, c'est donc adhérer, communier, pouvoir recevoir et donner à un monde qui nous reconnaît, nous respecte, nous complète autant que nous le reconnaissons, le respectons et le complétons. Le prochain peut être un ennemi ou un frère. C'est se tenir constamment en humble et fidèle amitié avec l'univers. Mais c'est sur cette amitié qu'il faudra évaluer la liberté. Elle n'a pas de prix, elle ne vaut que ce que vaut l'amour que nous portons intérieurement et extérieurement au monde.

L'homme qui méprise ou pervertit cet amour, celui qui rompt les liens fraternels avec la communauté, celui-là même est un révolté qui renonce à sa propre nature ; et renoncer à sa nature c'est renoncer en même temps à la liberté ; il n'est plus libre, il est esclave. Il le devient chaque jour un peu plus en adoptant des principes superficiels, des facilités non moins superficielles, et des sentiments sophistiqués. Il s'affranchit des traditions, de la marche du soleil, de la cadence régulière des saisons, de la lumière du jour, ... pour répondre à des sollicitations serviles qui lui sont dévolues depuis le jour où il a inventé, et non créé, la hiérarchie sociale contre l'égalité, la politique contre l'ordre et la disci-

pline, les systèmes économiques contre la modération et la prudence. La régression de la liberté remonte au début de cet affranchissement des lois naturelles qui gouvernent le monde, à l'instant où l'individu a cessé de se dépasser pour regarder l'autre, qui avait les mêmes besoins aussi déraisonnables que les siens, à l'instant où il ne l'a plus aimé.

Liberté spontanée

Le danger que courait l'individu ne tenait peut-être pas dans le fait qu'il pouvait adhérer à une puissance étrangère à sa nature profonde, mais surtout dans celui qu'il pouvait se trouver seul à défendre sa liberté, c'est-à-dire ses possibilités, ses capacités, de penser, de construire, de créer, d'aimer, de vivre, de servir, et même de souffrir, tout ce qui stimule enfin une adhésion à cette liberté. Seul et vulnérable, la défaillance est proche. Il fallait une supériorité indéfectible. Le christianisme fut sa meilleure garantie et toute sa consolation. Il trébucha sur certains idéologismes grecques, respectables par certaines traditions, mais défendre des traditions c'est en même temps imposer des limites à l'expansion de l'énergie humaine, c'est ne pas être libre de se renouveler, c'est aller à l'encontre du perfectionnement ; la perfection est une liberté puisqu'elle vise à atteindre l'infini de Dieu. C'est prendre le large sans jamais s'arrêter, sans jamais revenir en arrière, c'est la griserie du voyage sans fin, du but jamais atteint, c'est la conquête éternelle de ce que l'on possède seulement dans la Contemplation, une fois que l'âme est vidée de toute idée, de toute attache, de tout besoin, de toute satisfaction, de tout renoncement même, pour ne saisir que l'Evidence, pour ne jouir que de la suavité de l'expérience d'Amour, pour regarder Dieu dans Son obscurité et Sa paix. C'est le Bonheur le plus profond, le plus vrai, le seul, parce qu'il n'y a pas de plaisir, le plaisir étant encore contenu dans un espace limité.

Le christianisme représentait donc pour l'homme une puissance et une puissance attrayante puisqu'elle s'adaptait à l'essence de sa liberté qui était d'obéir à sa nature, créée à l'image de Dieu. Mais l'attrait ne

venait pas tant de la supériorité divine comme de la compréhension, du dialogue réconfortant qui s'établissait entre Dieu et l'homme. Une dictature est aussi une puissance, mais c'est une dépendance morte où l'on ne construit que sur la haine et la révolte, où il n'y a que des perdants mais jamais de gagnants. D'autres principes spirituels aidèrent au maintien de la liberté, mais ils déçurent par l'orgueil qui imprégnait leur hiérarchie sociale, la rigidité, le mépris de certaines races, la grossièreté des mœurs. On s'éloignait, on abandonnait l'égalité devant l'amour, l'amour étant lui-même à sens unique : « Pourquoi les dieux aimeraient-ils ? Ils n'ont besoin de rien, ils n'ont aucun désir à satisfaire, ils n'ont donc pas besoin d'aimer ». C'était à nouveau la solitude, l'isolement. On ne se sanctifie pas dans l'isolement, la purification étant possible grâce à la communication, à la fusion de l'amour divin et de l'amour humain.

Le christianisme conservait donc intégralement tous les attributs humains et il n'est qu'à retracer son histoire pour se rendre compte qu'il a toujours été le plus grand défenseur de la liberté humaine. Il est un communisme intégral. Par Sa loi d'Amour et Sa Fraternité véritable le Christ aura été le premier et le seul communiste de tous les temps. Les autres ne seront jamais que des déserteurs.

N'est-ce pas l'Eglise qui défend, pouce par pouce, l'égalité des hommes devant Dieu, dégageant les notions de respect, de droit, dûs à la personne humaine ; n'est-ce pas elle qui glorifie, soutient, revitalise le principe de la famille que certains totalitarismes engloutissent au profit de l'uniformisation et de la subordination de la masse ; n'est-ce pas elle qui, par son éducation, la douceur de ses mœurs, a supprimé l'esclavage et maintient fermement, sous tous les cieux, pour chacun, homme, femme, enfant, de toutes classes, le droit de penser, de créer, de posséder, de travailler, de se reposer, de jouir ; n'est-ce pas elle qui, par ce seul respect des possibilités humaines, créées et voulues par Dieu pour accomplir son destin personnel, détient les dernières rênes de la civilisation ?

Depuis quelques années, on lui reproche de se mêler un peu trop de ce qui ne la regarde pas et de trancher dans des problèmes sociaux,

des vérités scientifiques qui ne sont pas de son domaine et pour lesquels elle ne peut avoir toutes les connaissances. Le reproche est déloyal et par là-même immérité. L'autorité religieuse ne discutera jamais une science ou un progrès, qui ne sont pour elle que des biens temporels, donc d'intérêt secondaire, mais elle recherchera si cette science ou ce progrès ne s'opposent pas à la nature humaine, à ses droits et à sa liberté, comme elle ne condamnera pas l'Ours Blanc mais défendra les peuples contre sa tyrannie. Certains s'irritent de cette immixtion dans le détail, du rapport entre les nations, entre les sociétés, entre patrons et ouvriers, entre l'Eglise et l'Etat, entre les pouvoirs temporels et spirituels ; on l'accuse de freiner la liberté, mais elle freine seulement l'indépendance et l'émancipation de certaines spéculations dont les résultats ne sont parfois que d'effrayantes simplifications des lois et des droits les plus naturels. Elle exalte la liberté humaine mais s'attaque seulement à l'usage inconsidéré qu'on peut en faire.

L'auteur de « The Seven Storey Mountain » définit ainsi la liberté : « la seule chose qui soit libre en cela, c'est le seul fait que nous pouvons encore choisir le bien ». L'homme est un être intelligent et raisonnable, c'est-à-dire apte à posséder cette liberté : l'intelligence est déterminée par un objet, la volonté détermine cet objet, d'où priorité de la volonté sur l'intelligence ; mais sans l'intelligence, la connaissance de l'objet, la volonté est nulle. Elle n'agit que si elle connait, mais elle peut ne pas agir en face de l'objet, même si l'intelligence la sollicite. Cette facilité, cette raison primordiale qui fait que la volonté peut agir ou peut ne pas agir, c'est la liberté elle-même qui est aussi familière à la personnalité que les intonations vocales.

Mais lorsque le conflit persiste entre la volonté et l'intelligence jusqu'à ce que l'image ressemblant à Dieu soit défigurée, par quel phénomène peut-on retrouver le chemin de la perfection quand on est sur celui de l'imperfection ? La transfiguration, avant le christianisme, semblait en effet impossible. Aucun lien, si ce n'est celui de l'espérance, ne nous

raccrochait à la parfaite quiétude. Puis ce fut « l'histoire incroyable » de la Rédemption, clé de voûte de la liberté définitivement reconquise. Y a-t-il une preuve d'amour plus grande que celle de mourir pour ceux que l'on aime ? Et Pascal, par un mot admirable, a résumé ce phénomène fantastique de la liberté individuelle conférée à tout être humain : « J'ai pensé à toi dans mon agonie... » L'instant le plus tragique de tous les temps faisait éclater tout le respect, toute la vénération dûs à la personne humaine. La gerbe était définitivement renouée par ce lien unique qui nous autorise à l'éternel et à l'absolu. Dès lors, il n'y avait plus d'hésitation possible, c'était la conquête du plein épanouissement, c'était le parfait dépouillement, « nous pleurons du désir d'être saisis de cette pure pauvreté », c'était la perte totale de toute identité, c'était le paradoxe invraisemblable de se réussir soi-même en s'abandonnant aux autres. Plus je me perds, plus je suis moi-même. D'ailleurs, il n'y a plus ni Toi ni Moi, car nous sommes uniques pour « cet être unique ».

Le premier appel à cette liberté individuelle à laquelle chacun a droit sans restriction et sans contrat, se fait comprendre par le désintéressement qui avantage l'amour humain en regard des autres sentiments. L'homme commence à ne plus se connaître, à s'oublier, pour ne reconnaître que l'autre. Il ne cherche plus son bonheur, il n'aspire à aucun plaisir, il espère d'abord le bonheur de l'autre. Le sien n'existe que le jour où il fait le don total de tout ce qui est vivant en lui. Mais ce ne peut être qu'incomplétitude, puisque l'appel est fait d'une imperfection à une autre imperfection. L'abandon n'est réel, le désir dépassé, que dans l'amour pour Dieu. Plus rien n'existe, plus rien n'attire, plus rien n'intéresse, il n'y a même plus de délectation si ce n'est celle d'aimer davantage. Il n'y a que la perfection de l'Amabilité et la perfection de l'Amour. C'est l'amour aimant l'Amour, c'est la liberté se réjouissant dans la Liberté, c'est Dieu dans Sa Vie la plus Essentielle.

Et Thomas Merton de conclure : « ce que nous avons à apprendre, c'est l'Amour ».

Madame André La Rivière

Jacques de Lacretelle, romancier et dramaturge [1]

En ce mois de février passé, comment expliquer cette multitude de nouveautés littéraires dans les devantures des libraires parisiens. Court d'éclaircissements, nous savons toutefois que par la grisaille de son ciel et la suite de ses pluies, aussi bien que par l'espérance printanière qu'il exaspère en la bernant à peu près toujours, ce mois, des douze mois du calendrier parisien, demeure le plus triste, le plus décevant. Bon moment alors de s'enfermer à clef, loin des murmures de la ville, afin d'ouvrir en paix le livre de son auteur préféré et de se prouver qu'une vie intérieure tient lieu de tout : firmament et trottoirs ensoleillés.

Remercions Jacques de Lacretelle d'avoir substitué à une attente un peu trop physique du printemps, le plaisir de lire deux œuvres qui, à priori, ne peuvent, puisqu'elles tombent de sa plume, ne pas être riches de sève spirituelle, quoique légères par la forme. Au plaisir s'ajoute une surprise ; au roman une pièce de théâtre. Car c'est bel et bien une pièce de théâtre que ce romancier glisse sous le régulier roman annuel. Nous voilà pris au dépourvu ! Aussi bien, selon une saine méthode qui relève ici plus d'une prudence un peu lâche que de la logique, allons du connu à l'inconnu, défrichons un nouveau coin du Tendre romanesque avant de lever le rideau sur de nouveaux jeux dramatiques.

* * *

Deux jeunes femmes sortent de chez un fleuriste, l'une tenant un bouquet de lilas, l'autre des tiges d'iris. Cette dernière s'aperçoit qu'elle a oublié son ombrelle et retourne dans la boutique.

Mince incident mais qui déclenche entre ces deux êtres des échanges de vues, des rencontres, une amitié exquise :

« *L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre* ».

1. *Deux cœurs simples*, roman et *Une Visite en été*, pièce en quatre actes : Paris, Gallimard, février 1953.

Et pourtant que de dissemblances : l'une, Romaine Franchard, est libre penseuse et violente ; l'autre, Rose Bienaimé, est dévote et réservée. Le destin cependant les éprouve semblablement. Le mari de Rose meurt brusquement, victime de la tuberculose, tandis que celui de Romaine, un critique d'art médiocre et arriviste, se suicide. Ces deux malheurs rapprochent les deux amies jusqu'à la vie commune, jusqu'au mariage de Christine, la fille de Rose, avec Gilles, le fils de Romaine. Le ménage est si mauvais qu'on se quitte de part et d'autre et cette séparation entraîne celle des mères. Celles-ci se disputent la place auprès du berceau de leur petite-fille, Agathe. Christine fuit en Amérique avec un amant. Son mari qui s'égare dans des « paradis artificiels », y laisse sa vie. La petite Agathe meurt. Christine meurt, victime d'un meurtre. Les deux vieilles ennemies, lasses de ne pas aimer, les mains vides, au seuil de la mort, se tendent la main. Romaine, qui sent venir sa fin, insiste pour accompagner Rose à la messe, le jour de Pâques. A la sortie de l'église, Romaine achète du buis pour la photographie d'Agathe, Rose, des oeillets rouges pour Romaine.

« . . . Rose lui ayant demandé si elle n'avait pas eu de palpitations, elle répondit :

— Si, tout à l'heure... en entendant les cloches... Mais c'est égal, je suis bien contente d'être revenue auprès du Bon Dieu, après l'avoir oublié tant d'années.

Les yeux de Rose, voilés par la cataracte, se mouillèrent doucement de larmes. Et dans un élan de son cœur pour absoudre la longue impiété de l'amie bien-aimée, elle laissa échapper ce demi-reniement :

— Et quelquefois, pourtant, on peut se demander si ce n'est pas lui qui vous oublie ». (pp. 224 et 225).

Si nous voulions d'une seule épithète caractériser l'art de M. de Lacretelle, nous dirions qu'il est pudique. Alors que des romanciers comme Proust et Hardy s'introduisent dans l'âme de leur personnage, quand ils ne se substituent pas à elle, alors que, de ce point, en toute

liberté, ils passent du conscient à l'inconscient et de l'inconscient reviennent au conscient, délaissent au besoin les soubresauts du cœur, pour un simple geste, un clignotement de l'œil, enfin non contents d'étudier toutes les fibres de l'être, à l'analyse de ce même personnage font participer l'entourage immédiat, le cadre naturel, de telle sorte que l'univers en reflète l'âme, la chante et que le moi, se distendant, devient innombrable, tout au contraire, Lacretelle, et j'ajoute Mme de Lafayette, l'auteur des *Lettres portugaises*, Beyle se campent devant leur créature et respectueux de son individualité, ne la brusquent en aucune façon, ni ne s'installent dans son cœur, mais laissent le cœur venir à eux, par le geste de la main, par le trémolo de la voix, et ce cœur qu'ils ne veulent blesser de leur indiscrétion, ils le décrivent en des touches légères, générales, un peu abstraites, qui sont aux analyses de Proust, ce que l'épure et l'aquarelle sont à la fresque. S'il fallait porter un jugement de valeur, à qui donner la préférence ? A Proust, affirmeraient beaucoup de nos contemporains, tant la méthode d'*A la recherche du temps perdu* répond à un désir moderne d'embrasser l'objet dans sa totalité, confusément, diffusément, plutôt qu'incomplètement.

Chaque méthode comporte ses inconvénients et ses dangers. Les superbes introspections de Proust n'ont qu'un défaut : c'est d'être éternelles. Lafayette et Lacretelle risquent de leur côté de tomber dans la sécheresse, voire dans la superficialité, par une vue trop périphérique de la vie et des hommes. Et pourtant... quoi de plus exquis, lorsqu'au bout d'une analyse en tous ses termes précise et quelque peu aride, nous sentons frémir une âme sous des mots couverts. Par son intensité de vie, cette simple phrase de Beyle amoureux de Mlle Kably vaut certainement les plus longs paragraphes de Proust : « Si quelqu'un la nommait devant moi, je sentais un mouvement singulier près du cœur : j'étais près de tomber ». Il faut toutefois reconnaître que les deux méthodes s'inscrivent dans la tradition française, puisque parfois un même écrivain les pratique successivement : ainsi Mauriac, auteur du *Désert de l'amour*, ro-

man complexe sur la totalité duquel rayonne cet astre noir qui s'appelle Maria Cross, écrira ce court chef-d'œuvre qui s'appelle *Le Sagouin*, où il ne nous livre que le profil de ses personnages. N'oublions tout de même pas que si *Le Meilleur ami* et *Silberman* sont déjà inclus dans *La Princesse de Clèves*, *L'Astrée* ne rappelle que de fort loin *A la recherche du temps perdu*...

Quant au style, il vaut surtout par sa justesse et par sa propriété. Disons, en jouant sur les mots, que Lacretelle emploie l'expression juste et qu'il l'emploie, tel un vêtement étroit, un peu juste pour l'idée qu'elle exprime.

C'est une sottise de croire que l'idée se suffit et que le beau style est celui de la pensée toute nue, sans fards ni hardes. Nous ne sommes pas des esprits purs et nos pensées doivent prendre corps et vêtements. L'essentiel est de leur donner des vêtements qui *font* et que ceux-ci ne dissimulent pas des anatomies ingrates. Il semble que les romantiques aient un goût immodéré pour les robes amples et bigarrées, tandis qu'au contraire les classiques habillent leur pensée à la spartiate. La littérature nous place en deçà ou au delà, parce qu'elle transforme la réalité et ne se contente pas de la refléter. Le style scientifique exige l'expression strictement adéquate.

Lacretelle reste en deçà, non par incapacité, mais par respect du lecteur qu'il se refuse à amuser par le moyen de kaléidoscopes. Et ce style si étrangement réservé nous semble quelque peu anachronique. Nos littérateurs sont souvent des journalistes : ils veulent qu'on les lise de haut en bas de l'échelle sociale, et dans le tumulte du métro aussi bien que sous les vagissements de la T. S. F. « Qui l'emportera, se disent-ils, notre roman ou la T. S. F. ». S'ils emploient un style mesuré, uni, sobre dans l'emploi de l'image, et sur lequel l'œil glisse pacifiquement, la bataille est d'avance perdue. Si au contraire le lecteur se cogne sans cesse la tête contre des angles aigus, si maintenu continuellement à l'état d'alerte, il doit se résigner à ne jamais connaître la paix, on peut croire que la radio sera enfonçée.

Quant au cinéma, il a introduit dans le roman la pratique du découpage, parfois même la plus insensée et la plus barbare discontinuité de pensée et de forme : une phrase s'ajoute à une phrase, sans que les parties recomposent un ensemble cohérent. Style de Malraux: style d'une époque à la recherche d'un rythme. Au contraire tout se tient chez Lacretelle : les mots succèdent aux mots, sans esbroufe, chacun jouant son rôle, le tout l'emportant sur les détails qui, pris individuellement, ne comptent pas.

Ajoutons qu'un roman de Lacretelle est une chose esthétique qui flatte le goût autant que l'intérêt. Il dit bien ce qu'il dit parce qu'il le dit simplement. En quoi il choque les préjugés de certains de nos contemporains contre le roman bien écrit. Selon eux le désir de créer une œuvre d'art, avec l'embellissement de la réalité qu'il entraîne, éloigne le romancier du terne quotidien, de la *vie* oû le roman s'enracine, quand ce désir ne substitue pas au tumulte de la vie une manière de fixation lyrique. On fournit habituellement les traditionnels exemples de Balzac, de Stendhal et de Proust, qui ne se souciaient pas assez de belles phrases. Puis on conclut que le style du roman est le style correct sans autre qualificatif et que ce style s'embellit du seul fait de décrire de la *vie*.

Il faudrait sans doute répondre que Balzac est grand malgré les faiblesses passagères de son style, que d'ailleurs l'*Education sentimentale*, œuvre à la fois esthétique et vivante, vaut à elle seule, à notre humble avis, vingt romans de Balzac, et parmi les meilleurs. S'il est vrai que le roman, au contraire de la tragédie classique, emprisonnée dans les cours et les fastes princiers, décrit l'homme de la rue et dégage sans grandiloquence les traits essentiels de la, mieux encore, d'une personnalité humaine — *Eugénie Grandet*, avec ses caractères si « typisés », pour employer le mot de Balzac, relève plus du théâtre que du roman — le style, expression de ce genre de beauté, concret, simple, vif, doit adhérer à la vie, mais non se contenter d'une plate et négative correction.

Cette petite digression nous a mené un peu loin, et un peu loin de notre roman dont il nous reste à dégager l'aspect social.

Deux cœurs simples, sans grâce ni indulgence, peignent une époque ou plus spécialement un milieu : celui des arts et des lettres sur lequel, en notre siècle, ont proliféré, comme le gui sur le chêne, ces âmes byzantines, bibelotières et paperassières, qui se sont acquis du génie par la seule fréquentation des ateliers et des librairies. La génération qui succède aggrave de tels vices : elle se compose d'esthètes décadents, vivant en serre chaude ou, en tout cas, « n'importe où hors de ce monde ». Amoureux du toc et de la défroque, de tels névrosés veulent être selon la fable : Dieu, table ou cuvette, tout plutôt que soi-même, sa petite individualité bien limitée et qui ne s'accroît qu'avec le temps, le travail et la société. La peinture peut sembler noire. On la retrouve cependant chez Mauriac, dans *Destins* et dans combien d'autres de ses romans. Se souvient-on de ces inquiétants garçons qui, les cheveux au vent, les joues en feu, allaient au Boeuf sur le toit taquiner la fée verte ? Que cette génération ait vraiment existé : nos petits-fils en jugeront avec le recul nécessaire. On n'ose toutefois la confondre avec celle des jeunes Français d'aujourd'hui. La guerre verse dans les cerveaux le goût des choses fondamentales.

* * *

Bien rares les romanciers qui, à un moment de leur carrière, ne se laissent pas tenter par le théâtre, comme si, conservant l'antique préjugé dans le secret de leur âme, ils ne croyaient pas à la supériorité de ce genre sur tous les autres. Avons-nous besoin de nommer Montherlant, Mauriac, Julien Green ?

Ainsi donc Lacretelle vient au théâtre sur le tard, mais au théâtre littéraire, puisque sa pièce n'a pas été jouée avant sa publication.

Michelle Bourgoin reparaît un jour à la maison de campagne de son père qui, depuis de nombreuses années, vit séparé de sa femme et de sa fille. Après une certaine résistance, elle réconcilie ses parents. Elle s'installe chez son père, et sans perdre de temps, devient la maîtresse de Jean Vernosc, l'associé de son père, marié et père de famille.

Dispute entre Michelle et l'épouse. Drame entre la fille et ses parents. La fin laisse pressentir la fuite de Michelle avec son amant.

Telle est la trame du récit. En réalité il ne s'agit pas d'un drame, mais d'un double drame : celui du mari et de son épouse, celui de la fille et de son amant. Au premier acte, on pouvait croire que le sujet de la pièce porterait d'abord sur ce premier drame, avec secondairement, les réactions de la jeune fille. Malheureusement le drame conjugal est à peu près bâclé, résolu, terminé dès le premier acte, de sorte qu'il s'épand sans grande utilité pour nous dans les trois autres derniers actes. Le second drame, la pièce lue, nous voyons bien qu'il pointait dès le premier acte. Mais justement, ces neuves palpitations du cœur, si tendres, si ignorantes de leurs conséquences et qui ne laissaient à peu près rien pressentir du drame, étaient d'une conception originale, pouvaient servir de mystérieux prélude amoureux à tout le drame, si le reste de ce drame. l'essentiel, se trouvait dans la pièce. Rien de tout cela. Entre le premier et le deuxième acte, tout l'amour coupable des deux amants croît, se corse, arrive à son aboutissement. C'était la partie psychologiquement intéressante qui eût dû remplir à craquer deux ou trois actes, et c'est la matière d'un entr'acte. Chez les classiques celui-ci servait à dégager la pièce de certains épisodes un peu longs, ou de spectacles trop chatoyants, non à se débarrasser de l'essentiel.

Autre reproche : la dualité de la pièce. Elle se justifierait si l'une des actions se subordonnait à l'autre ou encore, à la rigueur, si l'une était liée à l'autre. La tentative de réconciliation entre les deux époux que Christine tente n'est que la cause accidentelle et rien de plus de l'amour de Christine pour le jeune associé.

Nous sommes donc en présence d'une pièce qui comporte deux actions, dont l'une se résout dès le premier acte, et l'autre, dans un entr'acte. Maladresses de romancier habitué à se mouvoir à l'aise dans les cadres faciles du roman. Tout au théâtre doit se tenir si logiquement. voire un peu artificiellement... Ajoutons que le roman tolère un certain

statisme : le lecteur lit dans son fauteuil et dans le secret de son cabinet. Qu'importe si l'action avance ou recule. Mais s'il est un cas où le paradigme de la grammaire Ragon : ta zoa trekei (les animaux courent), trouve son application, c'est bien au théâtre, genre éminemment dynamique.

Mais quels personnages peu sympathiques : peu de conscience, plus de facilité à suivre un instinct d'animal qu'une volonté d'homme. C'est à se demander jusqu'à quel point la peinture d'un univers amoral ou immoral, peut desservir un psychologue, l'entraîner dans une impasse. Quoi, plus d'hésitations entre le bien et le mal, plus de retour sur soi-même, plus de psychologie en somme, puisqu'elle n'est faite que de tout cela. Est-ce à dire que le psychologue doit s'interdire la peinture des sociétés tarées ?... Non, aucune peinture en soi ne doit répugner au psychologue, à condition que la peinture soit vraisemblable. Un monde où Dieu est absent montre par ses horreurs et ses déportements les conséquences de cette absence, et c'est assez pour le moraliste. Quant au psychologue, il peindrait mal la réalité en nous offrant des âmes sans *drame* : chaque âme lutte ici-bas entre le bien et le mal, qu'elle prenne le bien pour le mal et le mal pour le bien...

Il nous semble que Lacretelle avec son sens tout racinien de la passion et son art tout racinien de nous l'évoquer, pourrait nous écrire de vraies tragédies pleines de brasiers ardents. Encore fallait-il qu'il écrivît sa *Thébaïde* et il l'a écrite courageusement.

Jean Ménard

Paris

Le choix du malade

Médecine ou chiropratique

Les incessants progrès de la science sont portés à la connaissance du grand public par des revues de vulgarisation, de brefs comptes rendus de journaux, et l'homme moyen a accoutumé de penser qu'il ne saurait extravaguer assez pour que le fruit de son imagination ne soit pas rejoint quelque jour par la réalité scientifique. L'homme, cet enfant atrophié, veut singulièrement que tout mal physique ait sa cause découverte et que ses douleurs rapidement disparaissent.

Il peut sembler donc curieux — dirons-nous paradoxal — que le malade si avide de jouir des bienfaits de la science et quasiment étonné que la science médicale — refusant à priori de le traiter en sujet d'expérience — avoue ses limites présentes, se tourne avec une telle foi vers la chiropratique.

La querelle qui oppose médecine et chiropratique se passe sur un plan mal défini, d'autant que les adversaires emploient des arguments de valeurs complètement différentes. La médecine, se sachant légitimement à l'abri de toute attaque sur ses principes, demande à la chiropratique de donner des preuves scientifiques et objectives de l'apport qu'elle peut apporter à la santé publique. La chiropratique riposte sur le plan purement empirique. Tout d'abord elle insinue que la médecine s'accompagne généralement d'une pharmacologie douteuse autant que dispendieuse. Mais, officiellement, elle ne se permet aucune attaque contre la médecine, l'honore même en se déclarant une spécialité du monde médical et, sans prouver rien de ses théories, se place sur le plan pratique en affichant un grand nombre de guérisons scientifiquement incontrôlables et se réclame de ses succès de clientèle pour affirmer son utilité publique.

Certes, il ne saurait faire de doute que le niveau scientifique des chiropraticiens en exercice et des étudiants est plutôt discutable [1]. Si l'on excepte une quantité limitée de médecins qui ont abandonné leur art pour devenir chiropraticiens, les nouveaux guérisseurs ne donnent aucune garantie de leurs connaissances les plus élémentaires du corps humain. Le baccalauréat lui-même qui est requis partout dans le monde occidental pour entreprendre des études quelque peu poussées, n'est pas exigé des élèves en chiropratique. Il suffit de s'inscrire aux cours et de les suivre. Les diplômes sont attribués sans autre sanction que celle de leur collège respectif. Ainsi les titres de docteur en chiropratique, docteur en philosophie chiropratique, docteur naturopathe.

Les études elles-mêmes, faites sans le secours de l'équipement jugé indispensable par les facultés de médecine du monde entier, tel le microscope, [2] ne cherchent pas non plus à donner les connaissances de base du corps humain. Ainsi le chiropraticien, comme le reconnaît M. Clarence Weiant, autorité du monde des chiropraticiens, est-il incapable de faire un diagnostic. Au collège, on n'enseigne que la *méthode* universelle et absolue de guérir tout mal, quel qu'il soit.

Sur le plan pratique, le chiropraticien est aussi incapable de savoir de quel mal souffre son patient que d'être assuré qu'il en guérira par la remise en place des vertèbres. Dans le cas d'une tumeur, par exemple, ce n'est qu'*après* un certain laps de temps, suivant le traitement, que le chiropraticien saura si celui-ci convenait.

Apparemment convaincus qu'ils auraient tort de se placer sur le plan scientifique — car cet *après* n'a rien de scientifique non plus que la réponse d'un éminent chiropraticien à qui un médecin faisait remarquer qu'il faisait erreur en attribuant certaines qualités au système nerveux et qui répondit simplement être incapable de prouver son assertion mais

1. « Palmer College of Chiropractic », des cours du soir de 18 mois. « National Chiropractic Association », 4 ans de cours, soit 4 750 heures. (N. D. L. R.))

2. Tous les chiros que j'ai consultés ont le Rayon X et divers instruments détecteurs très modernes. (N. D. L. R.).

que « dans la pratique » elle s'avérait juste, — les chiropraticiens veulent mettre en avant l'accord sinon l'enthousiasme du public à leur endroit.

Il faut croire en la bonne foi de cette clientèle, mais suspecter fortement son jugement de compétence. Il est dangereux, surtout en cette matière, d'attribuer une créance totale aux propos encourageants d'une tierce personne incitant un malade à se faire traiter par un chiropraticien. Mais il est néanmoins incontestable que des personnes de bonne foi, de jugement sain sinon de grande compétence, affirment s'être trouvées bien de leurs traitements. Que les médecins prouvent l'impossibilité où sont les chiropraticiens de soulager des maux même d'origine nerveuse par la manipulation de la colonne vertébrale, cela importe peu à ceux que cette manipulation a délivrés de maux de tête, de rhumatisme, de constipation — ou plus précisément soulagés.

Malheureusement la chiropratique élève considérablement ses prétentions. En effet elle a la suffisance de se croire susceptible de guérir les maux pour lesquels la médecine a des traitements particuliers. Elle va même jusqu'à se croire capable de guérir des maux demeurés mystérieux pour la science, tels que la tuberculose, le cancer.

Là réside le danger. Puisqu'il n'est pas de base scientifique à laquelle se référer, comment faire une barrière entre les maux qu'il ne saurait pas être dangereux de confier aux chiropraticiens et ceux qui réclament un traitement rapide, scientifique et efficace. Le cancer lui-même peut être guéri presqu'à coup sûr dans de nombreux cas s'il est soigné dès son apparition. Le médecin, toujours à l'affût de ce fléau, envoie au spécialiste compétent toute personne qui l'inquiète. Le retard qu'apporteraient de préalables et inutiles traitements de chiropratique, peut avoir des conséquences mortelles. Or il n'appartient pas au malade, à priori incompétent, de juger de l'importance de son mal, de savoir s'il peut courir le risque de se faire soulager par un chiropraticien ou s'il est nécessaire de se faire traiter par un véritable homme de science.

Il pourrait désormais sembler simple de reconnaître l'existence légale des chiropraticiens en confiant leur surveillance au corps médical. Le médecin ne répugne nullement, par exemple, à adresser son patient au masseur. Pourquoi n'agirait-il pas ainsi envers le chiropraticien ?

Tout d'abord, sur le plan médical, le collège des médecins, ayant objectivement étudié les découvertes de la chiropratique et ayant reconnu qu'elles sont sans valeur scientifique, ne peut admettre qu'un certain bien puisse en exister pour la santé publique. Il faudrait pour cela se départir du critérium scientifique et objectif et désavouer cette objectivité elle-même sous prétexte que dans certaines limites imprécises la chiropratique n'offre pas de danger.

D'autre part, dans un procès retentissant et récent, le collège des médecins a exposé ses vues et donné son jugement personnel. Les chiropraticiens n'ont pu donner une défense adéquate.

Enfin la manière dont se présentent devant les médecins les chiropraticiens rend difficile toute conciliation. Tout d'abord le caractère empirique de la chiropratique et ses paradoxales prétentions philosophiques se manifestant dans une terminologie confuse, telle que l'indéfinissable « flux vital », ont de quoi choquer des hommes de science. De plus, il est pratiquement impossible de reconnaître l'apport des chiropraticiens dans le traitement des malades. Il faudrait que le médecin admette une certaine marge qu'on nommerait « traitement de hasard » et qui serait attribuée à son collègue chiropraticien.

Les médecins, sur ce point, ne sont pas butés au point de nier tout bien-être consécutif à la manipulation des vertèbres. Mais, au contraire du massage, du bain turc, de la douche froide, cette manipulation n'a pas même des effets définis.Tant que les chiropraticiens garderont leurs prétentions de guérir autre chose que des maux d'origine nerveuse, le collège des médecins sera en droit d'exiger des chiropraticiens qu'ils limitent leurs manipulations — ou massages particuliers — car si elles peuvent être bienfaisantes, ne peuvent-elles pas être nocives en de nom-

breux cas ? Un masseur ordinaire ne se risquerait pas à exercer son art sur un membre exigeant les soins d'un chirurgien ou d'un orthopédiste.

Aussi est-ce avec la plus grande circonspection que le public doit s'adresser aux chiropraticiens. S'il peut en obtenir des bienfaits — ce qui semble incontestable selon les rapports de l'ensemble de la clientèle. — le public risque de se laisser aller à une confiance dangereuse envers une méthode apparemment bonne pour certains maux mais qui a des chances de s'avérer inutile ou nocive dans bien des cas graves. Le public doit être conscient de ce problème, pour lui-même et ses proches tout d'abord, ensuite parce qu'il a une lourde responsabilité dans le maintien de la santé publique.

Bernard Daumale

Note de la Rédaction. — La chiropratique n'est pas une science mais un art, au sens plein du mot. Elle peut même faire au patient fatigué, énervé, etc.... autant de bien que le massage, la douche froide, le bain turc. Quand les chiropraticiens auront bien établi les limites de leur art, l'accord sera possible. « Guérir tous les maux », la médecine en est actuellement incapable. A plus forte raison la chiropratique. Cela la « National Chiropratic Association » l'admet ouvertement contre les prétentions du « Palmer College ».

Le sens des faits

Chasteté

Heureux qui garde son cœur pur.
O liberté ! Les mains souillées
Ont les tourments d'ailes liées.
Heureux que porte en soi l'azur.

Heureux qui suit le sentier sûr.
Le flot des amours viciées
Roule parmi ses eaux brouillées
Des noyés noirs au regard dur.

Heureux, oui, qui peut sans souffrance,
Penché vers votre transparence,
Froide innocence, ô vérité,

Mirer en vous, calme suprême,
Cette figure de lui-même
Que fixera l'éternité.

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, O. P.

Les Dominicains et les « Etudes et Recherches »

Les cahiers des « Etudes et Recherches » [1] recommencent de paraître après une interruption de plus de quatre ans, interruption causée par la mort du directeur, le T. R. P. Benoît Mailloux, O. P. et par une réorganisation de la Direction. Cette fois, les sections de Philosophie et de Théologie, au lieu de constituer chacune un cahier indépendant comme par le passé, sont fusionnées en un seul fascicule. Dorénavant, ce seront donc tout ensemble des articles, notes et communications relevant de la philosophie et de la théologie qu'offrira chaque livraison des « Etudes et Recherches ».

Le dernier cahier, publié conjointement par la Librairie Philosophique Vrin et par « Etudes et Recherches » d'Ottawa, renferme des études couvrant des domaines fort variés, depuis l'exégèse biblique, la liturgie et la théologie, jusqu'à la philosophie et à la critique textuelle

1. *Etudes et Recherches* — Cahiers de Théologie et de Philosophie. Cahier VIII. Librairie Philosophique J. Vrin, Paris ; *Etudes et Recherches*, Ottawa, 1952. 25 cm. 191 pages.

de textes de S. Thomas. Ont collaboré à ce cahier non seulement les professeurs du Couvent d'études d'Ottawa, mais aussi d'autres Dominicains, dont certains viennent de l'étranger, remplissant tous diverses fonctions dans la famille dominicaine canadienne. C'est dire que les « Etudes et Recherches » ne sont plus l'expression de la vie scientifique du seul Collège dominicain d'Ottawa : ils constituent bien plutôt désormais un témoin de toutes les activités intellectuelles de la Province dominicaine du Canada, permettant aux cahiers d'apporter à leurs lecteurs des communications d'un caractère encore plus varié.

Dans un premier article sur « Les Noces de Cana », le R. P. A.-M. Brunet tente de préciser le sens du dialogue, si diversement interprété, de Jésus et de sa Mère au sujet du vin qui vient de manquer, et il en dégage une explication éminemment suggestive, où apparaissent profondément liées la foi de Marie en la passion de son Fils et sa maternité spirituelle, qui aura permis à S. Jean, l'Apôtre à qui Jésus a confié sa Mère, de parvenir à l'intelligence si haute du mystère du Christ que révèle son évangile.

Un problème d'histoire littéraire de l'Ancien Testament fait l'objet de l'étude suivante, « Les Proverbes et Isaïe dans la Tradition juive ancienne ». Le R. P. J.-P. Audet y propose, de la « tradition » attribuée par le Talmud de Babylone à R. Juda le Patriarche, une explication qui permet à cette « baraitha », témoin d'une tradition depuis longtemps oubliée, de projeter une lumière nouvelle sur la transmission des écrits prophétiques dans l'antiquité juive, et qui suggère que ce pourrait être au Deutéro-Isaïe qu'on doive la conservation du Proto-Isaïe actuel.

C'est à la Vierge Marie que nous ramène la communication du R. P. Joseph-M. Parent, « La Maternité spirituelle de Marie dans la liturgie romaine ». Partant du principe que la liturgie constitue un lieu théologique de toute première importance, le R. P. Parent étudie les prières que l'Eglise a adressées à Marie à travers les siècles. Il en conclut que la liturgie met nettement en lumière, quoique sous forme tout autre que technique naturellement, les phases principales de la maternité spirituelle de Marie, depuis son consentement à l'Incarnation et son acceptation de l'immolation de la Croix, jusqu'à son intercession puissante fondée sur sa maternité divine et sa Compassion. Par conséquent, la liturgie romaine « est pour le peuple fidèle la meilleure introduction au mystère de la maternité spirituelle de Marie ».

Le R. P. M.-J. de Beaurecueil aborde ensuite une longue étude, qui devra se poursuivre dans un prochain cahier des «Etudes et Recherches »,

sur « L'homme image de Dieu selon saint Thomas d'Aquin ». Une première partie esquisse les grandes lignes du donné initial : position du problème, fondements dans l'Ecriture et l'œuvre de saint Augustin, donné sur lequel saint Thomas édifie sa première systématisation des Sentences. Dans la seconde partie, le R. P. de Beaurecueil montre l'élaboration progressive de la pensée du Docteur Angélique vers un réalisme de l'image sans cesse croissant.

« La Théorie psychologique de la Trinité chez saint Augustin » touche à un autre problème de l'image, appartenant à la plus authentique tradition théologique. Montrant la genèse de la triade « Mens, Notitia, Amor » chez saint Augustin, le R. P. Richard Tremblay distingue une connaissance et un amour de soi qui peuvent être habituels ou actuels. Il fait ensuite voir qu'il ne peut s'agir chez saint Augustin que d'une connaissance et d'un amour actuels, avec cependant récurrence d'états habituels : alternance de stades d'où ressortent successivement les aspects d'égalité, de consubstantialité et de circumincession qui parachèvent cette image de la Trinité, toute centrée sur l'amour qui a pu lui donner naissance.

Le R. P. L.-M. Régis nous amène ensuite « Aux origines psychologiques de la Philosophie ». Etudiant d'abord la naissance de tout problème dans l'esprit humain ainsi que ses conditions d'existence, le R. P. Régis scrute la structure des réactions psychologiques déclenchées par « l'opposition des récits » qui se trouve au cœur de tout problème. L'analyse de l'étonnement, du doute et du scepticisme permet de découvrir finalement la source de ces réactions psychologiques, qui doit jaillir de la nature même de l'esprit humain, qui est fait pour la vérité et pour qui « la crainte de l'ignorance est le commencement de la sagesse ».

Les profonds penseurs se sont interrogés « Sur la conscience de soi ». Sondant les fondements de ce problème chez Descartes et chez Kant, chacun avec sa problématique propre, le R. P. Benoît Pruche montre par contraste la puissante base métaphysique de la conscience de soi chez S. Thomas d'Aquin. Dans sa perspective du réalisme de la connaissance, le Docteur Angélique fait reposer sur une opposition à l'Autre la saisie expérimentale du Moi, par les sens et l'intelligence ; saisie qui n'est réalisée que parce que, au fond, et le Moi et l'Autre sont tissés de la même étoffe, parce qu'ils communient l'un et l'autre à la même valeur d'être dont le sujet connaissant a le sens inné, au-delà de toute expérience particulière.

« Le problème de la philosophie de la nature », posé avec tant d'acuité aujourd'hui, est ramené par le R. P. N.-M. Luyten à une question de distinction de plans : que la science et la philosophie abordent l'étude du monde matériel chacune à son plan d'intelligibilité, et l'une et l'autre n'auront qu'à s'en féliciter. L'on verra alors que l'expérience spontanée constitue toujours une base valable pour la philosophie de la nature, et l'on échappera également à la vaine tentation de vouloir assumer telles quelles en philosophie les données des sciences exactes.

Traitant du « Bien commun et des préceptes de la loi naturelle », le R. P. Louis Lachance expose comment, loin de s'opposer, bien commun et bien propre se complètent mutuellement. Le bien commun ne fait pas écran entre la personne et son bien propre, Dieu ; au contraire, la loi naturelle qui pousse la personne à chercher son bien propre l'incite tout aussi spontanément à la vie en société, sans laquelle ce bien ne pourrait pratiquement pas être acquis. En effet, l'acquisition et l'usage des instruments indispensables à la personne pour qu'elle atteigne Dieu sont le résultat de la vie en société : d'où l'on voit bien que « une seule et même loi naturelle incline l'homme et à Dieu et à la société ».

Le R. P. C. Vansteenkiste présente enfin, dans une « Note sur le Commentaire de saint Thomas du *Liber De Causis* », les corrections les plus importantes qui s'imposent pour restituer dans son intégrité le « *Liber De Causis* ». Prenant comme base le texte fourni par l'édition des opuscules du P. Mandonnet, il propose les changements de lecture les plus vraisemblables en fonction des éditions antérieures et de certains manuscrits, de la Vaticane surtout. Œuvre fort utile, et qui restera substantiellement la même, pense son auteur, même quand une étude systématique de tous les autres manuscrits aura rendu possible une restitution définitive de cet important écrit de saint Thomas d'Aquin.

Comme on peut en juger par cet aperçu sommaire, le dernier cahier des « Etudes et Recherches » constitue une remarquable manifestation de vie intellectuelle au Canada français. Il offre aux esprits avides de savoir un choix de lectures aussi profondes que variées, susceptibles de suggérer aux recherches scientifiques de nouveaux horizons à explorer. Il propose aussi aux hommes qu'attire la contemplation toujours voilée de mystères de la vérité des thèmes de méditations aux implications jamais épuisées.

A.-M. Perreault, O. P.

La Grande Charte de la psychothérapie

L'Eglise ayant pour mission de tout restaurer dans le Christ-Jésus, rien de ce qui est humain ne saurait la laisser indifférente. L'entrée d'Aristote dans l'Occident latin est un exemple classique du souci constant de l'Eglise de mettre au service du Christ et des âmes, les richesses de la Sagesse naturelle. Sous la forte impulsion d'un Thomas d'Aquin, la philosophie du Stagyrite a été assumée dans la structure intime de la Théologie, pour la gloire du Père et l'édification du peuple chrétien.

Or nous sommes aujourd'hui à l'un des tournants de l'histoire qui n'est pas sans analogie avec la renaissance du Moyen Age chrétien. La révolution psychologique de Freud a mis en lumière certaines vérités nouvelles sur l'homme, que l'Eglise se devait d'incorporer dans sa synthèse doctrinale — morale et pastorale. Un nombre toujours croissant de psychiatres et psychologues cliniciens catholiques se consacrent à scruter les profondeurs de l'inconscient dynamique. Ils cherchent eux aussi à explorer la nature et le mécanisme de ce faisceau de forces obscures qui tyrannisent l'homme, à l'insu parfois de sa raison, et qui malheureusement n'auraient été étudiées que selon une optique matérialiste.

L'allocution de S. S. Pie XII, au Ve Congrès Catholique de Psychothérapie est à notre humble avis la « grande charte » moderne de la psychothérapie [1]. Elle répond au besoin des savants à être officiellement reconnus, dans une discipline nouvelle, orientée à procurer la guérison des malades, par des méthodes psycho-somatiques qui touchent de près à l'éducation, la médecine et la direction des âmes. Le pape reconnaît la compétence du psychiatre et du psychologue de clinique. Il les encourage à poursuivre leur délicat et difficile labeur mais en se soumettant, dans leur vision de l'homme, aux règles de la morale humaine et chrétienne. C'est ce document si lourd d'avenir que nous nous proposons d'analyser brièvement.

L'Homme comme unité et totalité psychique

Le pape insiste d'abord sur la doctrine de l'Eglise pour laquelle — en bonne métaphysique — « les diverses facultés et fonctions psychiques s'insèrent dans l'ensemble de l'être spirituel et se subordonnent à sa finalité. C'est s'écarter du réel que de vouloir en théorie ou en pratique, confier le rôle déterminant du tout, à un facteur particulier, par exemple à l'un des dynamismes psychiques élémentaires, et installer ainsi au gou-

1. Discours du Pape aux membres du Congrès international de Psychologie, 15 avril 1953, D. C. du 3 mai.

vernail une puissance secondaire. On ne prétendra pas que les troubles psychiques et les maladies qui entravent le fonctionnement normal du psychisme sont le *donné habituel* ». Même si l'un des secteurs de la vie morale est fortement atteint par la maladie, il reste pourtant d'autres secteurs où la liberté garde son emprise. Le combat moral peut donc se mener pour rester sur le droit chemin et parce qu'il y a combat cela ne prouve pas l'impossibilité de suivre le chemin et n'autorise pas surtout à reculer. Le pape rappelle la structure métaphysique de l'homme et condamne la distinction entre l'homme essentiel et l'homme existentiel comme si le premier devait relever de la morale traditionnelle et l'autre d'une éthique personnaliste. « L'homme essentiel s'identifie dans sa structure intime avec l'homme existentiel ». Le pape maintient l'aptitude de la loi morale à régir la vie humaine. C'est un idéal qui s'impose dans tous les cas où la maladie grave n'a pas rendu impossible toute obéissance à la foi.

L'HOMME UNITÉ SOCIALE

Touchant à l'aspect social du psychisme qui permet à l'homme de s'adapter dans ses relations avec ses frères et le monde extérieur, le pape signale deux excès à éviter.

1) Les inhibitions.

La psychothérapie cherche à débloquer les inhibitions qui limitent d'une manière pathologique les activités du moi : instinct de domination, de supériorité ou d'infériorité, bloquage ou refoulement sexuel. « Il faut, poursuit le pape, se garder de traiter ces inhibitions comme une tyrannie de la pulsion affective sans rapport avec le contrôle de la conscience ». Toute inhibition n'est pas maladive. L'homme vertueux s'écarte d'intinct de ce qui n'est pas conforme à la vertu. Il ne faut pas suspecter une âme chaste d'avoir peur de la sexualité. Le psychothérapeute restera donc objectif et ne jugera pas à priori.

2) Troubles psychiques sexuels.

Revenant sur la doctrine déjà émise le 13 septembre 1952, Pie XII apporte des précisions sur les troubles psychiques d'origine sexuelle. Il admet la guérison, par une évocation à la conscience, d'expériences passées qui libère les représentations sexuelles de leur caractère infantile et de leur charge angoissante, pour permettre à une sexualité, redevenue adulte, de s'orienter selon les perspectives du Christ. Mais il s'oppose à ce que l'évocation à la conscience soit considérée comme « le seul moyen de guérir ces troubles, ou de les atténuer. Le traitement indirect, dit-il, a aussi son efficacité et souvent il suffit largement ».

Il condamne encore « une certaine école de psychanalyse — l'école pansexuelle » — pour laquelle, toute maladie nerveuse s'explique uniquement par le refoulement sexuel. Il n'y a pas que des troubles psychiques d'origine sexuelle. Les premiers disciples de Freud, — Adler et Jung — ont désavoué l'exclusivisme du maître. Les maladies du psychisme ont aussi des causes organiques : lésions, système glandulaire ; des origines diverses : idées-images, associations morales, etc... Or traiter ces malades pour psychisme sexuel serait ajouter d'autres obsessions d'enfance à celles qui déjà dissocient le sujet et démembrent sa personnalité. C'est le sens de la condamnation du 13 septembre 1952.

D'ailleurs, dans les cas de psychose, la psychanalyse est impuissante. Il faut recourir à la pharmaco-thérapie, électro-chocs, insuline, etc... Elle est aussi déconseillée pour les malades au-dessus de quarante ans ; car alors, on se trouve en présence de causes organiques indubitables. L'enfance est, par exemple, l'âge de la psychanalyse, d'où son entrée dans la sphère de l'éducation et de la direction.

L'Homme comme unité transcendante, en tendance vers Dieu

Ce dernier aspect fait évidemment allusion à la doctrine de Jung, dont les psychologues catholiques feront dans l'avenir un plus fréquent usage. S. S. Pie XII traite ici trois questions.

1) « La recherche scientifique signale l'existence d'un dynamisme qui, enraciné dans les profondeurs du psychisme, pousserait l'homme vers l'infini qui le dépasse, non point en le faisant connaître, mais par une gravitation ascendante issue directement du substrat ontologique. La connaissance de Dieu ne saurait venir de l'inconscient ou de l'élan affectif de l'âme mais de la lumière de la révélation positive et naturelle ». Le Saint-Père exhorte à la prudence dans les expressions, en ce qui concerne ce sens religieux. Il déclare en outre « qu'il ne faut pas incriminer la psychologie des profondeurs si elle s'empare du psychisme religieux, s'efforce de l'analyser et de le réduire en système scientifique, même si cette recherche est nouvelle et si sa termologie ne se rencontre pas dans le passé ». Il faudra éviter les malentendus et les fausses interprétations. Et le Pontife déclare : « Il appartient aux méthodes de votre science d'éclaircir les questions de l'existence, de la structure et du mode d'action de ce dynamisme. Si le résultat s'avérait positif, on ne devrait pas le déclarer inconciliable avec la raison ou la foi. Cela montrerait seulement que « l'esse ab alio », l'être reçu d'un autre, est aussi jusque dans ses racines les plus profondes un « esse ad alium » un être ordonné à un autre ». Il cite la parole de S. Augustin « vous nous avez faits

pour vous, ô mon Dieu, et nos cœurs sont inquiets jusqu'à ce qu'ils reposent en vous » en ajoutant : « Cette parole trouve une confirmation jusque dans les tréfonds de l'être psychique. S'agirait-il d'un dynamisme intéressant tous les hommes, tous les peuples, toutes les époques et toutes les cultures : quelle aide et combien appréciable pour la recherche de Dieu et son affirmation ». Cette admission de S. S. Pie XII, sur la possibilité de parler de religion en terme de dynamisme et d'affectivité réjouira ceux qui voient dans Jung le champion providentiel de la lutte contre le matérialisme contemporain.

2) Le sentiment de culpabilité

Le Saint-Père rappelle au psychothérapeuthe qu'aucun traitement ne prévaudra contre un sentiment de culpabilité réel, basé sur une faute morale existante. Lorsqu'il s'agit de sentiment de culpabilité irraisonné et morbide, le confesseur adresse son pénitent au médecin. Le médecin doit en faire autant lorsqu'il s'agit de culpabilité réelle. La guérison suppose l'absolution sacramentelle.

3) Péchés Matériels

Dans les cas de péchés matériels, sans faute subjective de l'intéressé, il ne s'agit pas là de choses indifférentes à la morale. Le psychothérapeute ne peut conseiller ni approuver une action consciente qui serait une déformation et non une image de la perfection divine. « La psychothérapie peut cependant *tolérer* ce qui pour l'instant est inévitable ». Car il s'agit d'actes impulsifs ou compulsionnels auxquels le sujet ne peut résister.

Conclusion

« Soyez assurés que l'Eglise accompagne de sa chaude sympathie et de ses meilleurs souhaits vos recherches et votre pratique médicale. Vous travaillez sur un terrain très difficile. Mais votre activité peut enregistrer de précieux résultats pour la médecine, pour la connaissance de l'âme en général, pour les dispositions religieuses de l'homme et leur épanouissement. Que la Providence et la grâce divine éclairent votre route ! Nous vous en donnons pour gage, avec une paternelle bienveillance, Notre Bénédiction Apostolique ».

Ce document est d'une importance capitale et prend la forme d'une consécration des initiatives des psychiatres catholiques qui, depuis 1949, cherchaient à étudier ensemble les problèmes propres à leur discipline, et à promouvoir une attitude chrétienne, en face des interprétations matérialistes dont souffrait manifestement la psychothérapie.

F. M. Drouin, O. P.

La Bible de Jérusalem

L'année 1953 va marquer la fin d'une des entreprises d'édition, les plus nobles d'inspiration et les plus couronnées de succès qui aient vu le jour en France depuis la guerre : *La Bible de Jérusalem*, traduction nouvelle des livres saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, publiera, avant la fin de l'année, le quarante-troisième et dernier de ses fascicules [1]. Dans une version française rajeunie, où les beautés des textes originaux apparaissent comme décapées, sous une présentation très maniable et très claire, les livres éternels retrouvent ainsi, auprès de nous, une manière d'actualité.

Actualité qui ne résulte pas simplement de la typographie ni du style, adaptés aux besoins de notre temps. Bien plutôt, ce qui fait de cette réédition de la Bible un événement contemporain, c'est l'esprit dans lequel sont présentés et commentés les livres des deux Testaments, de la Genèse à Saint-Paul, des Prophètes aux Evangiles.

Il semble que chaque époque ait à découvrir la Bible, ait à l'éclairer de nouveau en fonction du mouvement de ses idées, et de l'état de sa science. La pensée religieuse a depuis quelque cinquante ans connu une des crises les plus profondes qui l'aient agitée, le modernisme. Celui-ci, dans le domaine des Ecritures, s'est marqué par l'irruption des méthodes de la critique historique et de la littérature comparée. Là où jadis on ne voyait que des ouvrages directement inspirés par Dieu et rédigés par un des hommes qu'il avait élus pour le représenter sur terre, la critique s'est attachée à distinguer des apports différents et à diagnostiquer un amalgame ou une juxtaposition de textes qui ne sont ni de la même époque, ni du même auteur, ni de la même inspiration. Pour le Pentateuque en particulier, et par conséquent pour la Genèse, le plus ancien des anciens livres, la critique moderniste a contesté qu'ils aient été rédigés par le seul Moïse, ce qui auparavant était communément admis, et même article de foi. En analysant le vocabulaire des différents récits consacrés aux origines, en scrutant la composition et l'enchaînement des faits, elle a rompu l'unité de cet ouvrage, elle l'a disloqué en plusieurs rédactions qui seraient juxtaposées, mêlées et parfois se contrediraient.

Dans cet effort de critique scientifique, appliquée aux livres sacrés, il y a certes des exagérations partisanes dont peut se nourrir l'incroyance : Monsieur Homais y trouverait des arguments pour un athéisme facile. Mais cela a été la grande intelligence de l'Ecole biblique de Jérusalem, où se recrutent les traducteurs et commentateurs de notre nouvelle édi-

1. Editions du Cerf, Paris.

tion, que de comprendre la nécessité pour l'Eglise d'assimiler ces recherches profanes, pour éviter qu'elles ne deviennent profanatrices. La pensée religieuse, qui à chaque génération doit s'adapter aux formes nouvelles du mouvement des idées, devait pouvoir aussi se conformer à celle-ci : bien plus, elle devait utiliser *ad majorem Dei gloriam* les recherches d'érudition entreprises trop souvent dans une intention différente.

Le R. P. de Vaux, directeur de l'Ecole Biblique de Jérusalem, et qui dans cette édition a publié « La Genèse », fait précéder celle-ci d'une « introduction au Pentateuque », qui est un peu le manifeste de cette Bible renouvelée. Il reconnaît la valeur que peuvent avoir les recherches érudites opérées sur les livres saints : il ne conteste pas que ceux-ci comprennent des parties de style différent, correspondant sans doute à des sources d'inspiration qui ne coïncident pas toujours. Mais faisant état de ce qui, malgré tout, subsiste d'analogie et de parenté entre ces divers épisodes, il donne une conclusion nouvelle aux travaux des érudits. Au lieu de considérer la Bible comme une sorte de mosaïque de textes d'auteurs différents et d'époques variées, rassemblés plus ou moins adroitement par des scribes très postérieurs aux écrivains véritables, il y voit un livre où, à un moment précis de l'histoire du peuple d'Israël, des traditions différentes furent rédigées, rassemblées, et constituèrent par leur élaboration commune la révélation de Moïse. Celui-ci serait alors un peu comme le chef d'orchestre qui font en une harmonie les voix des divers exécutants. Au lieu que son existence même soit contestée, que son œuvre soit niée, il jouerait le rôle essentiel d'un sourcier de l'Esprit-Saint, faisant jaillir la voix divine à travers les traditions concourantes, mais distinctes, des générations humaines.

Le livre éternel retrouve ainsi sa jeunesse, et se rapproche de nous. Est-ce pour cela que le succès a couronné un effort aussi vaste ? Est-ce pour cela, si l'on peut appliquer un mot profane et galvaudé, à une entreprise d'un tel ordre, que la Bible aujourd'hui redevient un « best seller » ? Toujours est-il que les Pères de Jérusalem ont eu la joie d'insérer un maillon nouveau dans cette chaîne, sans cesse menacée d'être rompue, sans cesse rétablie de justesse, que constitue l'effort humain pour réinventer, à chaque génération, le langage de l'Eternité.

Robert Aron

Orientation de la sculpture religieuse française

Il n'y a pas si longtemps, la sculpture pouvait paraître dangereusement menacée par l'évolution de l'art moderne. Et, de fait, encore aujourd'hui, quelle place tient-elle dans notre décor quotidien ? Si les architectes ou les peintres modernes, Picasso ou Le Corbusier, ont pu susciter de nombreuses querelles, quel sculpteur a pu acquérir la même célébrité ? Et, dans le domaine des arts sacrés, une querelle, encore, a pu être provoquée par des œuvres de peintres ; aucune querelle ne s'est déchaînée autour d'une œuvre de sculpteur, si l'on fait exception du Christ d'Assy, par Germaine Richier.

Il est vrai que l'architecture moderne tend à éliminer la sculpture décorative, cela pour de multiples raisons, à la fois d'ordre esthétique et technique : notre siècle aime la nudité des surfaces, la simplicité massive des volumes ; et le béton est un matériau qui gagne à n'être point orné. Mais ce n'est pas à dire que la sculpture ait achevé sa mission parmi nous. S'il est un domaine où elle doive encore tenir toute sa place, c'est bien celui des arts sacrés : n'est-ce pas par la sculpture, sous la forme élémentaire de la pierre taillée puis gravée et enfin véritablement sculptée, que l'humanité a commencé d'exprimer son sentiment du sacré, qu'il s'agisse des sculptures égyptiennes ou des pierres gravées gauloises.

Il se pourrait qu'aujourd'hui encore, la sculpture ait, pour se sauver, à se concentrer dans l'expression du sacré. C'est un fait qu'après les derniers éclats de l'art d'un Bourdelle ou d'un Maillol, la sculpture française tend aujourd'hui à se rénover par une active participation au mouvement contemporain de l'art religieux. C'est par une œuvre religieuse, le *Chemin de Croix* de Carsac, qu'un sculpteur déjà avancé dans son art, Léon Zack, a affirmé sa prééminence. Et c'est de même un *artisan*, au sens le plus noble du mot, Marc Hénard, qui, à la faveur de quelques œuvres patiemment méditées et exécutées, fait aujourd'hui figure d'authentique rénovateur de la sculpture religieuse.

Cette sculpture régénérée, dont Marc Hénard est l'un des plus purs représentants, mais dont la substance sacrée est susceptible d'exercer un rayonnement d'une fécondité considérable, n'est pas le produit de théories esthétiques, mais plutôt d'une expérience à la fois technique et spirituelle que l'artiste a eu l'occasion d'exprimer récemment dans un bel article de la revue *Zodiaque* (éditée par les Bénédictins de l'Abbaye de la Pierre-qui-Vire, Yonne ; no d'avril 1953) ; « dans cet article, comme dans ses œuvres, le sculpteur soutient que son art ne pourra reconquérir sa place au soleil, et en même temps toute sa valeur éminente d'art *sacré*, que par un *retour aux sources* qui suppose lui-même une volonté constante de

transcender à la fois l'idéalisme et le naturalisme. On est ainsi amené à penser que la sculpture est peut-être l'art le moins porté par sa vocation propre à la seule figuration de la nature, le plus porté au contraire, en liaison avec ses outils et ses matériaux, à une sorte de symbolisation spontanée de la matière naturelle, dont le terme ultime est justement l'insertion du sacré dans cette matière même. C'est ainsi que Marc Hénard écrit par exemple : « Peu importe au « primitif » que les yeux soient mal dessinés et emplissent toute une tête trois fois grosse comme le reste du corps : il vise autre chose de plus important. *Ne pas mettre obstacle à l'expression de sa foi.* Le sculpteur primitif, tout comme l'enfant, ne s'intéresse pas directement à la notion de forme et de qualité. Il pose librement son acte de foi, sans trop se soucier du sort de son œuvre, puisque le lendemain, il se doit normalement de la continuer comme un des actes courants de sa vie d'homme. Ici, nul surpassement humain, nulle exaspération morale et sensible : sculptant selon les possibilités de sa nature, et non comme en dehors de celles-ci, *il sculpte comme il vit* ».

Cette dernière et saisissante formule est évidemment comme le résumé de l'esthétique nouvelle de la sculpture sacrée, dont Marc Hénard s'est fait le porte-parole : il s'agit de reprendre l'expérience des artistes que nous appelons « primitifs », mais non point à la façon d'une sorte de pastiche archéologique, plutôt en revivant cette expérience, puisque, pour être œuvre d'art, et pour être œuvre sacrée, la sculpture doit d'abord être œuvre vivante. Dans cette perspective, l'artiste n'est pas loin de penser que la complexité de la technique ou le raffinement de l'imagination n'importent guère au progrès nécessaire. Ce qui importe, c'est plutôt l'authenticité de la vie intérieure, dont l'expression artistique doit, pour se purifier et s'éprouver elle-même, passer d'abord par le dénuement technique et esthétique : en attendant des développements ultérieurs, la première étape de l'indispensable retour aux sources doit être cette humilité technique sans laquelle il ne saurait y avoir de véritable redécouverte du sacré dans l'art.

Ainsi s'explique que, sans pourtant renoncer à la ronde-bosse, Marc Hénard ait produit son effort le plus original et le plus rayonnant dans une technique qui est théoriquement la plus élémentaire, mais qui se trouve être ici la plus efficace : la technique de la gravure sur pierre. Or il y a là beaucoup plus qu'un simple « primitivisme » ; c'est le signe d'une volonté consciente de synthèse entre la matière et la forme ; c'est aussi le moyen de rétablir l'incarnation directe de la forme sculptée dans la masse architecturale ; à cet égard le sculpteur fait la même découverte que le peintre ; l'aspiration au sacré le conduit à retrouver *le mur*, à res-

pecter cette muraille sans laquelle il n'y aurait pas de support pour son langage, à l'animer sans la détruire, de façon que la sculpture devienne vraiment cette vibration rythmique de l'architecture qu'elle était aux grandes époques religieuses, l'époque romane par exemple ; et l'on sent bien dans l'œuvre de Marc Hénard toute l'influence des grands exemples romans : « L'art roman, écrit-il, a su utiliser à la fois le relief dans ses tympans et garder le méplat ou la gravure dans les parties architectoniques... Il semble bien que l'avenir de la sculpture retienne cette solution qui lui permettra de joindre sa mélodie au chant de l'architecture et d'orienter sa mission vers une finalité sacrée ».

De cette orientation nouvelle, on peut trouver dans l'œuvre de Marc Hénard de remarquables exemples ; les plus saisissants sont sans doute les œuvres toutes récentes qu'il vient de sculpter au tympan de l'Abbaye de la Pierre qui Vire (par Saint Leger-Vauban, Yonne) : le piédroit du tympan, représentant *Moïse* est un exemple significatif de l'effet de monumentalité sacrée produit par une figure résultant de la seule *incision* de la pierre ; grâce à quoi la forme apparait sous son aspect naissant, et comme selon le dynamisme pur de sa création. Au même tympan de la Pierre-qui-Vire, Marc Hénard a sculpté, et selon la même humilité technique, une non moins efficace *Tête de Christ*, qui surgit de la pierre même avec toute la plénitude de sa présence.

Une œuvre se crée donc ici, dont il sera important de suivre le déroulement et l'influence : à l'heure où la sculpture reste de toutes parts menacée, cet effort pour en retrouver les sources vives est capable de renverser la tendance, et cela au moment précis où l'architecture sacrée ressent à nouveau le besoin d'une sculpture qui ne soit plus seulement décoration mais véritablement *incarnation*.

Henri Lemaître

L'esprit des livres

H. D. Gardeil, O. P. — « Initiation à la Philosophie de S. Thomas d'Aquin : Tome III, Psychologie ». Editions du Cerf, Paris 1953. 20.5 cm. 251 pages.

La parution de ce dernier ouvrage clôt la remarquable « Initiation à la Philosophie de S. Thomas d'Aquin » entreprise par le R. P. Gardeil. L'exposé de l'auteur est suivi d'un choix judicieux de textes fondamentaux de S. Thomas, en latin et en français, qui fournissent au lecteur — disons plutôt : à l'étudiant — un contact irremplaçable avec la pensée si puissante du Docteur Angélique.

Le R. P. Gardeil a voulu présenter les grandes thèses de la psychologie thomiste dans une perspective simple et claire, et en un style intelligible aux esprits d'aujourd'hui. Ainsi, les « initiés » qui voudront ensuite entreprendre une étude plus approfondie de l'œuvre de S. Thomas sauront d'abord reconnaître l'épanouissement que la doctrine de la subsistance de l'âme, telle qu'enseignée par le Docteur commun, apporte à la conception hylémorphiste moins « pneumatologique » d'Aristote. En conséquence, l'étude des activités typiquement spirituelles de l'homme, de sa connaissance intellectuelle surtout, mérite dans la psychologie thomiste une place prépondérante que le R. P. Gardeil s'est efforcé de bien dégager.

Fidèle à son propos, le R. P. Gardeil s'est refusé avec raison d'établir avec les divers systèmes contemporains de psychologie des comparaisons qui ne sauraient entrer dans une initiation à la psychologie thomiste ; ce qui n'a pas pour autant empêché l'auteur de signaler, à l'occasion des grands problèmes que doit affronter toute psychologie, la justesse des positions thomistes en regard des solutions apportées par d'autres théories philosophiques marquantes. Pour avoir su observer une pareille sobriété, l'exposé du P. Gardeil a atteint une clarté et une vigueur qui reflètent les qualités maîtresses de la pensée de saint Thomas lui-même, et qui sont bien de nature à amener au Docteur Angélique les esprits qu'aura convaincus cette solide initiation.

A.-M. Perreault, O. P.

Pietro Prini — « Gabriel Marcel et la méthodologie de l'inévitable ». Coll. Textes et Etudes philosophiques. Desclée De Brouwer, Paris. 1953. 18.5 cm. 129 pages.

Une des composantes de la pensée de Gabriel Marcel est à chercher dans une volonté de réaction contre un positivisme borné, qui menace de bannir comme vide de sens toute métaphysique. Maintenant résolument une distinction, expérimentée plus encore qu'exprimée, entre « le vrai et le vérifiable », « entre les vérités particulières qui effectivement ne se laissent pas dissocier du processus vérificateur lui-même et la vérité qui est

un esprit et ne se laisse point posséder, mais seulement participer » (Gabriel Marcel : Lettre-préface, p. 10), l'auteur du « Journal Métaphysique » aura constamment recherché des voies d'approches, à la fois valides et adéquates, vers cet « au-delà » qui doit apporter la paix à l'esprit et au cœur. C'est à un relevé de ces voies d'approches de la vérité, c'est à cette « méthodologie de l'invérifiable » qu'est consacrée l'étude de Pietro Prini, étude qui est, de l'aveu de Gabriel Marcel lui-même, « une des plus pénétrantes qui aient été consacrées à ma pensée » (Lettre-préface, p. 7).

A.-M. Perreault, O. P.

Lyse Longpré — « La magie des ruines » Roman. Les Editions Chantecler, Montréal, 1953. 19.5 cm. 201 pages.

Drame classique du richard chez qui la passion de l'argent a étouffé tout sentiment d'humanité. A soixante ans, sous le coup de la souffrance que lui cause le départ successif de ses deux filles et de sa femme, Pierre Labrosse, menacé d'angine, commence à découvrir, mais trop tard, le vrai visage du bonheur. Et c'est sur les ruines de son passé que se révèlent peu à peu à lui, au fond d'une solitude désormais définitive, les valeurs authentiques de la vie, celles que n'a pu lui procurer son argent.

Ce roman se lit d'un trait, et l'intérêt ne faiblit guère du début à la fin. Le lecteur toutefois aurait aimé qu'on lui fournît davantage le plaisir de deviner la psychologie des personnages, qui lui est peut-être trop bien expliquée : un geste chargé de signification en dit souvent plus que les plus éloquents développements. De même, il eût parfois suffi de laisser les faits parler eux-mêmes, sans en souligner la signification profondément humaine : la leçon se fût probablement dégagée de façon aussi suggestive, et certaines pages n'auraient pas eu besoin de prendre ce ton quelque peu moralisateur qui sent un peu trop le roman à thèse. Reconnaissons cependant que, en dépit de ces réserves, l'ouvrage de Lyse Longpré marque une réussite remarquable dans le roman canadien par sa tentative d'une peinture sobre, dépouillée, de la vie toujours insaisissable, dont le mystère se dévoile encore le plus profondément, sans jamais s'épuiser, au romancier qui cherche à l'encercler de ses approches sans cesse recommencées.

A.-M. Perreault, O. P.

Theodor Haecker — « Métaphysique du sentiment ». Texte français de Armel Guerne. Coll. Textes et Etudes philosophiques. Desclée De Brouwer, Paris, 1953. 18.5 cm. 73 pages.

Un penseur d'inspiration authentiquement catholique essaie d'élaborer, dans un climat ventilé de thomisme, une métaphysique du sentiment. Pour Haecker, « le sentiment est l'insondable fonds subjectif de tout *être* [1] en qualité de *vivant* » (p. 43). Et ce qui constitue l'étoffe de ce fonds sub-

1. *Nota :* Les mots soulignés sont en italique dans le texte.

jectif, c'est la béatitude : « On ne peut pas *être* bienheureux sans *se sentir* bienheureux » (p. 8). Béatitude subjective, dirait un thomiste : donc, à annexer au domaine de l'action conjuguée de l'intelligence et de la volonté. Mais Haecker s'y oppose : il maintient en tout esprit humain et divin, «une unité composée des trois entités de la pensée, du sentiment et de la volonté » (p. 35) : trinité d'ailleurs qu'il tient à distinguer soigneusement des trinités augustiniennes du type « memoria et intelligentia et voluntas » (p. 64).

Mais un sondage un peu poussé ne décèlerait-il pas des instances plus fondamentales au sein du sentiment ainsi entendu, celles de la connaissance et de l'amour ? « Au sens plein du mot, donc au sens chrétien, la béatitude est la manière dont, subjectivement, le sentiment connaît la plénitude de la Vérité et la plénitude du Bien, c'est-à-dire connaît Dieu lui-même ; et la déréliction, au sens plein du mot, donc au sens chrétien, est la manière dont, subjectivement, le sentiment connaît le néant, c'est-à-dire l'Absence de Dieu » (p. 10). Aux thomistes donc de reviser leur conception de la vie et de son bonheur vécu — thèmes décidément à la mode en existentialisme — pour décider du sort de cette nouvelle entité dans le monde de l'esprit, le sentiment, qui ne connaît ni ne veut, mais sent et éprouve ce que connaît l'intelligence et veut la volonté.

A.-M. Perreault, O. P.

Max Müller — « Crise de la métaphysique ». Situation de la Philosophie au XXe siècle. Coll. Textes et Etudes philosophiques. Desclée De Brouwer, Paris, 1953. 18.5 cm. 125 pages.

Un historien, amené à la philosophie par l'idéalisme allemand, et qui a trouvé sa formation décisive dans l'étude de la pensée médiévale, celle de S. Thomas d'Aquin en particulier, fait le point dans l'évolution de la métaphysique au XXe siècle. Partant du tournant marqué par la phénoménologie de Husserl, qui avait permis l'éclosion de la pensée de Scheler et de Hartmann, Max Müller place au centre de sa perspective l'œuvre capitale de Martin Heidegger, « Sein und Zeit », qui devait donner naissance à tout le courant de la philosophie dite de l'existence. L'auteur note cependant que c'est bien une métaphysique de l'être, et non de la seule existence, qui est au cœur de la pensée de Heidegger. Et pour en mieux dégager à la fois le caractère original et la portée inspiratrice, Max Müller mesure cette métaphysique de Martin Heidegger aux formes historiques de ce qu'il appelle la métaphysique des essences : Platon, Aristote, S. Thomas d'Aquin, et enfin Kant, qui marque l'échec décisif de cette forme de pensée boiteuse. L'auteur souligne enfin fortement la valeur de la métaphysique de Heidegger en en montrant la supériorité sur ces métaphysiques de l'essence, et sur la métaphysique de l'existence de Sartre, en face du problème crucial de la liberté.

Etude claire et étoffée, et qui demande à être traversée avec précaution, aussi bien pour bien saisir la dialectique de l'auteur que pour déceler

ses coups de sonde moins heureux. Ainsi, on a le droit de rester sceptique devant un affirmation comme celle-ci, qualifiant la pensée de S. Thomas d'Aquin : « Heidegger a fait remarquer que dans cette admirable philosophie de l'essence, le thème propre de la réflexion philosophique était comme oublié ; la question de *l'être* n'y était point posée » (p. 17). Quelle est donc cette formation décisive que l'auteur déclare avoir obtenue à la fréquentation de l'ontologie de S. Thomas ? Reconnaissons cependant que le travail de Max Müller, s'il ne force pas toujours l'assentiment, sait sûrement mériter notre admiration.

A.-M. Perreault, O. P.

En collaboration — « Dictionnaire de Spiritualité ». Fascicules XVI et XVII. *Cor à Cyrille.* Beauchesne, Paris, 1953.

Continuant le fascicule précédent, « Cordis affectus », reçoit ici, après une longue élaboration, son achèvement. Un beau traité qui fera la joie des mystiques et autres.

On trouve sept colonnes bien documentées sur le Père Cormier, ex-général de l'Ordre des Prêcheurs, dont la cause de béatification est rendue en Cour romaine.

Au mot *Corps* (spiritualité et hygiène) est consacrée une étude moderne, actuelle et pratique, d'où jaillit : 1) Ebauche d'une spiritualité du corps ; 2) Aspect biologique de l'union de l'âme et du corps ; 3) Ascèse et discrétion ; 4) Hygiène du chrétien ; 5) Le corps dans la prière. Tout ce qui se rapporte au corps, santé et maladie, vêtement, nourriture, sexualité, divertissements, etc... est sobrement exposé dans une vigoureuse synthèse. Nos ligues de moralité pourront, avec avantage, s'y éclairer.

Au mot *Chemin de la Croix*, on y voit l'origine de cette dévotion, son développement, son organisation actuelle avec ses indulgences et privilèges. Puis *Crainte, Chasteté,* etc...

Voilà un fascicule de même qualité que les précédents et tout à l'honneur de ses signataires dont le nom seul est déjà une sérieuse garantie. Une mine d'or pour tous les mortels qui recherchent en tout la « primauté du spirituel ».

A. L.

Marie-Joseph Lory — « La pensée religieuse de Léon Bloy ». Desclée De Brouwer, Paris et Bruges, 1951. 22 cm. 351 pages.

Trente-cinq ans après sa mort, Léon Bloy demeure encore « un signe en butte à la contradiction » : celui que d'aucuns aiment évoquer sous la figure du « Pèlerin de l'Absolu » rappelle obstinément à d'autres le type du « Mendiant Ingrat ». C'est à la difficile tâche d'opérer la fusion organique de ces deux extrêmes qu'a voulu travailler Marie-Joseph Lory. Après un essai pénétrant sur la psychologie riche et exaspérée de Bloy, l'auteur cherche à en pénétrer l'univers intérieur, jalonné par les thèmes de l'échec apparent de la Trinité, du mystère de l'Ecriture et des Juifs, de Notre-Dame de la

Salette, univers où souffle constamment une impatience prophétique du Royaume. Enfin, Léon Bloy est situé en plein cœur de la crise contemporaine, avec son mépris de la politique et son exaltation du pauvre, ses procès du clergé, sa conception de l'histoire, et finalement son emprise toute-puissante sur les âmes.

Le cas de Léon Bloy est abordé par l'auteur avec une très grande sympathie, qui n'exclut pas une critique objective et sereine. Les contrastes si violents de cette imposante personnalité sont finement analysés et leurs éléments clairement dégagés. Une fois faite la part du feu, la pensée religieuse de Bloy apparaît sous un jour lumineux, où ses excès même trouvent leur sens, dans la perspective où l'auteur les replace : celle d'une vie qui est « une ardente quête de Dieu,... un effort vers l'obscur, une montée au sein du mystère, une cécité volontaire, une recherche à tâtons de l'éblouissement promis par Dieu aux âmes simples et confiantes » (p. 306).

A.-M. Perreault, O. P.

En collaboration — Conférence Laënnec de l'Université de Montréal. Volume III : novembre et décembre 1952 ; mars et avril 1953.

Le premier cahier est surtout d'ordre technique et d'information sur les activités de la Conférence et son organisation et ses projets. Le deuxième cahier, décembre 1952, aborde avec une franchise et une maîtrise qui honore les étudiants, cette importante question : *Le secret médical.* Suivent d'intéressantes études sur *La mort, phénomène physiologique* et sur *La mort et nous.*

Le troisième cahier, mars 1953, nous offre une belle étude sur *La femme en médecine,* signée Gisèle Phaneuf. *L'homme contre l'humain* par Gilles Leboeuf ; *Médecine d'Etat* par Michel Forest.

Le quatrième cahier, avril 1953, nous présente une vue à vol d'oiseau de *La médecine dans le monde :* Europe, Asie, Afrique, Amérique, et se termine par une dissertation très élaborée sur *Le rêve.*

Félicitations à tous ces étudiants-écrivains qui nous donnent le vivant témoignage d'une belle culture générale au service de la science médicale.

A. L.

The Albertus Magnus Lyceum for Natural Sciences — « Science in Synthesis ». A Dialectical Approach to the Integration of the Physical and Natural Sciences. Dominican College of S. Thomas Aquinas, River Forest, Illinois, 1953. 23.5 cm. 289 pages.

Cet ouvrage, né de la collaboration de philosophes et d'hommes de science, présente les résultats de cinq semaines d'études, tenues en Juillet 1952, sur le problème de l'unification des sciences. Tout le monde s'accorde à reconnaître aujourd'hui que la synthèse des diverses disciplines scientifiques s'avère un idéal fort lointain. Les innombrables aspects du monde

de la matière et de celui de la vie apparaissent comme dissociés entre eux, sans principes explicatifs assez puissants et assez vastes pour les ordonner en un système rigoureux et exhaustif. Le schéma mécaniste de la physique craque, en sorte que les sciences de la vie qui auraient rêvé de se modeler sur lui se voient forcées de chercher ailleurs le type de savoir qui intègre et rende compte de leurs découvertes. Par ailleurs, la prise de conscience de l'hétérogénéité du monde empirique où travaille le chercheur, et de l'univers mathématique où il tente de codifier ses résultats en un système de symboles, a achevé la déroute de la pensée scientifique contemporaine.

C'est donc « une approche dialectique de l'intégration des sciences physiques et naturelles » qu'ont voulu élaborer les chercheurs réunis pour ces semaines d'études. Les domaines de la physique, de la chimie, de la biologie et de la psychologie ont tour à tour été considérés, à la lumière de l'histoire, tant au point de vue des positions modernes que de celles de la physique aristotélicienne. Des exposés destinés à préciser la portée des positions scientifiques d'aujourd'hui étaient suivis de discussions orientées vers une interprétation et un essai de systématisation de ces données à la lumière des principes de l'aristotélisme. Pareille approche dialectique mérite une sincère compréhension ; et les suggestions fournies par ce travail devraient susciter des essais plus spécialisés à travers les diverses provinces du savoir, essais susceptibles d'apporter à pied d'œuvre les matériaux solides qui intégreront la future synthèse des sciences physiques et des sciences de la nature.

A.-M. Perreault, O. P.

René-M. Groleau, O. P. — « Saints Dominicains ». En vente chez l'auteur, 329, Grande Allée, Québec. 21 cm. 40 pages.

L'auteur présente dix-sept biographies accompagnées d'une illustration des grands saints de l'Ordre des Prêcheurs. Tout l'essentiel est dit en pages denses, pieuses et conquérantes. La spiritualité dominicaine coule dans ces pages et, sans doute, passera dans l'âme du lecteur pour la vivifier par une parfaite orthodoxie.

En collaboration — Saint Vincent de Paul — Malades et infirmes face à la vie — Le Mal : pourquoi Dieu permet-il cela ? Editions Fêtes et Saisons, 29 Bd Latour-Maubourg, Paris-VII, France.

Ces trois albums se présentent dans un ordre logique et réaliste, quoique accidentel. *Saint Vincent de Paul*, le saint le plus connu de la France, le plus nécessaire, le père des galériens et des enfants-trouvés, s'est penché avec un amour exemplaire, jamais dépassé si ce n'est par Jésus-Christ, toujours imité par ses fils et ses filles, sur les misères les plus touchantes et souvent les plus répugnantes de notre monde.

Le deuxième album : *Malades et infirmes face à la vie*, décrit, expose, illustre la vie de ces épaves humaines que la science médicale veut guérir, que la foi conduit à Lourdes, à Lisieux, etc... que la charité veut aider.

Malgré tout il y aura toujours des malades parmi nous. C'est le grand drame social que la charité, organisée ou individualisée, aura toujours à soutenir et à surnaturaliser.

Le troisième album : *Le Mal*, pose le problème dans toute son ampleur. Pourquoi la guerre, la maladie, les inondations, la mort ? La réponse est nette. Si on retranche de la vie les maux qui viennent des hommes et tous les maux que les hommes font à Dieu, il reste les maux inévitables : maladie, vieillesse, mort, mais il reste également sur nos imprudences et nos négligences l'amour de Jésus-Crucifié pour sanctifier notre pèlerinage terrestre.

Trois albums splendides où le texte et l'image sont pour l'esprit et le cœur une illumination. Béni soit le jour où ces albums seront dans tous nos foyers.

A. L.

Clément BROWN — « Québec, croissance d'une ville ». *Culture populaire* no 4. Les Presses Universitaires Laval, 1953. 18 cm. 76 pages.

« Cette étude en projetant une certaine lumière sur le passé voudrait stimuler et faciliter l'effort actuel de tous ceux qui se préoccupent du développement de notre ville » est-il écrit dans l'avant-propos. Ce but nous croyons qu'il est atteint.

Une documentation de premier plan, une orientation inspirée des travaux du Maître Raoul Blanchard, des renseignements ou informations de M. J. C. Falardeau, du Dr Paul Parrot, de M. Louis-E. Hamelin, du Directeur du Centre de Culture, R. P. Bélanger, disent assez le sérieux et le solide de cette étude qu'il serait intéressant de refaire pour toutes les villes importantes du Québec. Comme la bourse, la ville de Québec a subi des hausses et des baisses dans son organisation, son commerce, son expansion. Aujourd'hui qui dira où s'arrêteront ses limites ?

A. L.

GONZALVE POULIN, O. F. M. — « Problèmes de la famille canadienne-française ». *Culture populaire*, no 3. Les Presses Universitaires Laval, 1953. 18 cm. 76 pages.

« Le Centre de Culture populaire de Laval » vient de s'enrichir de son troisième cahier. N'en déplaise à tel aveugle, à tel embusqué, il aborde avec maîtrise et franchise un problème éminemment canadien-français, celui de la famille. Sans bile, sans amertume, sans rancune, mais objectivement et honnêtement, apparaît l'évolution de la famille dans les transformations rapides de la Province de Québec. L'auteur veut attirer l'attention du public sur ce problème et pour y réussir trace toutes les étapes de cette évolution. *Essais de solution* et *Renouveau chrétien au foyer* recevront l'approbation de tous les lecteurs compétents. Le nom du signataire, le Père Poulin, mérite non seulement le respect, mais l'entendement et l'engagement.

A. L.

Robert BERNIER, S. J. — « La Roue et la Croix ». Editions Bellarmin, Montréal, 1953. 22 cm. 46 pages.

Cinq émouvantes causeries sur le destin de l'homme données à Radio-Canada. Elles méritaient d'être éditées pour mieux alimenter notre réflexion. Cette roue, c'est la terre qui arrache l'homme à Dieu et le retourne à Dieu après bien des péripéties qui conditionnent son bonheur éternel. Etude bien écrite et bien conduite d'où la poésie n'est pas absente.

A. L.

Jean BRUCHÉSI — « Lettres d'un exilé » (Louis-Joseph Papineau). Les Editions des Dix, Montréal, 1953. 24 cm. 56 pages.

L'infatigable explorateur de notre Histoire revient d'un voyage à travers les écrits de Papineau. Il nous livre et commente les lettres d'exil, 1837-1845, qui ont une grande valeur historique et politique. L'art d'un écrivain de talent comme M. Jean Bruchési projette vie, lumière et couleur sur ces feuilles mortes.

A. L.

Emile BOUVIER, S. J. « Le salaire annuel garanti ». Editions Bellarmin, Montréal, 1953. 23 cm. 48 pages.

Collection « Relations » no 4 a rassemblé ces propos techniques à base morale dans une belle brochure qui en favorise l'unité. La documentation est actuelle et les commentaires devraient avoir l'approbation des patrons et ouvriers.

A. L.

De la Bruère FORTIER — « Fiscalité Municipale-Provinciale. En dépôt chez l'auteur, 37, de la Couronne, Québec. 22 cm. 48 pages.

Parus dans l'*Action Catholique,* Québec, au cours du mois d'avril 1953, ces articles qui intéressent tout particulièrement les avocats, les financiers, les économistes, les hommes d'affaires, les sociétés et corporations méritaient d'être mis en brochure, vu l'actualité des problèmes posés et des solutions proposées. Nos légistes pourront s'y référer avec avantage.

A. L.